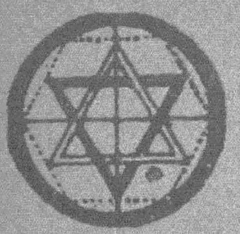
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

67me VOLUME. — 18me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 8 (Mai 1905)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50
Agent pour l'Allemagne et l'Autriche, G. FICKER,
5, rue de Savoie, Paris — 12, Cruciust. Leipzig

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

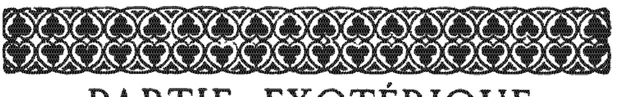
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Maisons hantées

(Suite.)

III

Nous avons établi que l'on peut classer les phénomènes de hantise en deux grandes catégories : ceux qui ne sont perceptibles que pour les Voyants, et ceux que tout le monde peut constater.

Il est nécessaire aussi de bien se rendre compte que, si une personne, douée de la vue astrale, voit une scène quelconque, sans qu'il y ait aucune manifestation physique, on ne pourra classer ce fait dans la hantise. Ce sera seulement de la clairvoyance. Je ne ferai allusion dans cette étude qu'aux cas où la vision pourra donner la cause de phénomènes physiques constatés.

Voici maintenant quelques faits intéressants, que je vais résumer et annoter. Je donnerai un exemple pour chacun des cas signalés plus haut, et que je répète ici :

1° Hantise venant d'un esprit mort violemment en mauvais état physique ou retenu dans l'atmosphère terrestre par une mission ;

2° Hantise provenant d'un avare défendant son trésor ou autres cas analogues;

3° Hantise due à la haine posthume ;

4° Phénomènes produits par des sorciers, vivant dans un but de lucre ou de vengeance ;

5° Actions dues à des élémentals dirigés par une volonté humaine puissante, agissant physiquement ou astralement.

IV

Je ne citerai pas ici les cas des différentes *dames blanches*, qui apparaissaient et apparaissent encore dans différentes familles, à la veille d'une mort ; ces histoires sont très connues, et le fait s'est passé il y a très peu de temps au palais de l'empereur d'Autriche, quelque temps avant l'assassinat de la malheureuse impératrice Élisabeth. Mais voici un fait curieux et tout moderne, que la *Revue spirite* raconte dans un de ses derniers numéros : « Il existe, en Écosse, une famille, celle des comtes d'Airlie, dans laquelle un tambour fantôme apparaît et bat le rappel chaque fois qu'un membre de cette famille doit mourir. » La dernière fois que le tambour fatal se fit entendre, on était en 1901 : le lord Airlie, capitaine au 12° lanciers, au moment de quitter son château, entendit un long roulement de tambour qui impressionna fort les personnes de son entourage (le fait était donc bien objectif); seul, le lord n'y attacha aucune importance. Quelque temps après, cependant, il tombait mort sous les balles des Boers, à Elandslnagt.

L'esprit avait été, autrefois, tambour au service d'un comte d'Airlie qui l'avait fait jeter du haut d'une tour pour une faute légère. Est-ce par vengeance qu'il revenait ainsi périodiquement ? Est-ce une mission qui lui avait été confiée dans l'Au-delà ? La cause réelle reste à déterminer.

Voici un cas très intéressant aussi, c'est l'histoire d'un esprit séparé violemment de son corps (enterré vivant) et lié à la terre par ses fautes et son genre de mort.

Une de ses tantes, raconte un journaliste allemand, était dame de compagnie à la Cour de Berlin. Elle se trouvait un jour, avec une amie, dans une chambre isolée, lorsqu'elles entendirent une vibration profonde qui semblait provenir d'une corde de harpe. Une des jeunes filles frappa l'air à l'aide d'un mètre, mais il lui fut arraché. Très alarmée, elle sortit un instant et en rentrant trouva sa compagne gisant inanimée sur le sol. Lorsque l'évanouissement se fut dissipé, elle raconta que le son de harpe s'était répété tout près et qu'elle avait distinctement vu une blanche figure s'avancer vers elle.

La personne à qui appartenait la maison crut à la présence d'un trésor et fit pratiquer une excavation dans le plancher. On trouva une voûte murée, d'où sortirent des vapeurs nauséabondes, mais on n'en retira qu'une grande quantité de chaux vive. On apprit dans la suite qu'une comtesse d'Orlanmude, maîtresse du Margrave de Brudenburg, avait été murée vivante à cet endroit pour avoir empoisonné ses deux enfants. Cet esprit apparaissait tous les sept

ans et faisait toujours entendre un son de harpe, instrument dont il jouait sur la terre.

Ce fait est assez curieux, car la réalité de l'apparition est démontrée par la découverte de l'endroit où le corps physique de l'esprit avait été déposé. La terreur éprouvée par les témoins et l'action sur la matière semblent prouver que l'on n'avait pas affaire à une image astrale.

(*A suivre.*) G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

La Maffia

Dans les provinces méridionales de l'Italie existent deux sortes d'associations de gens dont le but n'est que de vivre aux dépens des plus faibles, inspirant une terreur bien justifiée à ceux auxquels s'adressent leurs menaces de crainte, de l'ensemble de la population qui n'est point affilié. Elles portent le nom de Camorra dans les provinces napolitaines et de Maffia en Sicile.

Toutes les deux se recrutent, comme partie agissante, dans ce que le peuple a de plus mauvais, toutes deux ont des liens qui s'étendent du plus bas des Maffia ou des Camorisistes à des hommes puissants et en place, passant par la bourgoisie aux mains desquels elles sont des instruments souvent politiques.

Certains ministres de l'Intérieur ont cherché à anéantir la Camorra et la Maffia ; mais leur œuvre, on ne peut plus difficile, était abandonnée par le ministre suivant ; aussi ces deux associations, car on ne peut leur donner le nom de sociétés secrètes, continuent-elles, à exercer leur prépotence, recevant soit des intérêts politiques, soit des intérêts particuliers, soit

même des vengeances, mais toujours ayant pour but leur intérêt propre.

Vivre aux dépens d'autrui, s'imposer par la menace et la violence, qui va avec la plus grande facilité jusqu'à l'assassinat : telle pourrait être la devise de ceux qui en font partie.

Il n'est point de Napolitain qui nie l'existence de la Camorra, mais bien des gens en Sicile soutiennent que la Maffia n'existe que dans l'imagination, tandis que d'autres la considèrent comme une association de malfaiteurs très redoutables, parfaitement organisée. Les uns et les autres exagèrent, et, sans remonter plus haut, les actes de brigandage qui se commettent encore, la rencontre des bandits avec les gendarmes, où, parfois, quelques-uns de ceux-ci trouvent la mort, enfin l'arrestation du commandatore Puès, trésorier du municipio (mairie) de Palerme, en juin ou juillet 1896, et les faits démontrés par l'enquête qui a suivi prouvent surabondamment que, si elle est affaiblie dans ses manifestations, la Maffia n'en existe pas moins et que cette association étend ses rameaux du haut en bas de l'échelle sociale.

Il suffit, du reste, pour s'en convaincre, de lire l'ouvrage très documenté publié en 1889 par Alangi Giuseppe (Sicilien, si nous ne faisons erreur), ayant exercé longtemps en Sicile les fonctions d'inspecteur de la police de sûreté.

Nous ne saurions mieux faire que de lui emprunter les détails qu'on va lire sur la Maffia, son origine, son organisation, ses moyens d'actions. Bien que l'ouvrage où nous avons puisé ce qui va suivre date déjà de

dix ans, c'est ainsi que les choses se passent encore aujourd'hui, un peu atténuées peut-être, mais si peu !...

La Sicile, écrit Damiani, n'est entrée que depuis peu de temps dans la civilisation moderne, parce que, là plus qu'ailleurs, persistèrent les tristes effets du système féodal, qui, pendant deux cents ans, corrompit jusqu'aux moelles la vie de l'île. Les secousses politiques par lesquelles elle est passée et ces institutions féodales elles-mêmes ne pouvaient que ruiner l'agriculture, le commerce, le bien-être et, par conséquent, empêcher le développement intellectuel. De l'an 1200 à 1860, la Sicile a été la victime de conquérants divers et chaque fois plus néfastes, qui, tous, exploitaient le plus possible la richesse territoriale de l'île, pressurant le peuple de toutes façons et l'abrutissant le plus possible. Le gouvernement central, si on peut parler ainsi d'un pays de féodalité, ne cherchait qu'à assurer le paiement des impôts des gros vassaux ; et la police, de même que la justice, ne servaient qu'à maintenir le despotisme et, par conséquent, frappaient non les délinquants, mais les mécontents.

Les Bourbons, venus les derniers, et du gouvernement desquels un écrivain a dit qu'il était la négation de Dieu et de la morale, ne firent rien, au contraire, pour améliorer le sort des Siciliens ; mais, en revanche, ils excitèrent les haines de commune à commune à tel point que le dernier des portefaix appellera villano (rustre, paysan) tout habitant de l'île qui n'est pas né dans sa ville, y résidât-il depuis vingt ans.

Le même antagonisme existait, et existe encore, entre les différentes classes de la société ; le noble méprise le bourgeois, qui fait de même de l'ouvrier, tandis que celui-ci méprise et malmène le paysan.

Ces haines de communes à communes, ce mépris des différentes classes de la société les unes pour les autres, et le quasi-asservissement dans lequel chacune voulait tenir celle qu'elle considérait comme inférieure, devaient, fatalement, amener une lutte pour la vie des plus brutales.

Le noble, rançonnant bourgeois et paysans, se sentait toujours en péril ; aussi, s'entourait-il d'une bande de gredins et de malfaiteurs, qui, moyennant l'impunité pour les déprédations ou les meurtres qu'ils commettaient en dehors du fief, protégeaient sa vie et ses biens.

Parfois, le Gouvernement, sentant le besoin de raffermir son autorité et voulant essayer de mettre un frein à la prépotence des barons siciliens, organisait la police ; mais les agents étaient pris parmi les pires gredins, qui, couverts par l'État, vendaient leurs services au plus offrant. L'organisation de cette police, qui a duré jusqu'en 1870, remonte à l'an 1500 : ceux qui en faisaient partie avaient pris, d'abord, le nom de compagnons d'armes, puis de milice à cheval. Le Gouvernement, ne voulant ou ne pouvant empêcher leurs méfaits, pactisait avec eux, leur donnant l'uniforme, solde et parfois décorations. La force que leur donnait leur titre d'employés du Gouvernement ne leur servait, du reste, qu'à leur faciliter les exactions et les vexations.

Un puissant baron venait-il d'être volé, il se faisait rembourser par le capitaine de ces hommes d'armes, qui, à son tour, et pour rentrer dans ses débours, volait sur le territoire d'un de ses collègues. Quelquefois, souvent même, c'était ce même capitaine qui était le voleur; dans ce cas, pour éviter des ennuis, il offrait au volé de faire des recherches et composait avec lui sur le remboursement à effectuer. Il arrivait parfois que le voleur était introuvable. Alors, en arrêtant à tort et à travers, on torturait même un peu, car il fallait trouver un coupable et, naturellement, on finissait par arracher des aveux à un innocent. Innocent ou coupable, si ce dernier ne faisait pas partie de l'association, il était mis à mort... Justice était faite.

En résumé, cette prétendue police n'était qu'un ramassis de scélérats, et tout gredin pouvait en faire partie; il fallait même avoir conquis ses grades dans le malandrinage et avoir une demi-douzaine de meurtres, sans parler des vols, sur la conscience, pour être bien accueilli par ces compagnons.

La haine du peuple contre le riche était à son comble au commencement du siècle; ce fut à ce moment-là (1812) que la féodalité fut abolie; mais les barons, voulant conserver les privilèges dont on les dépossédait, arrivèrent, par la suite, à maintenir leur omnipotence ; cela leur fut facile, grâce à l'abrutissement du peuple.

Cependant, à côté de l'aristocratie de la naissance, se forma, aussi, une aristocratie de l'argent, composée de courtiers, de gens d'affaires véreux, d'usuriers, qui, s'alliant aux compagnons d'armes, en imposa à la no-

blesse, qui finit par transiger avec ces nouveaux venus dont l'association avait déjà pris le nom de Maffia ; malgré ce partage de pouvoirs, les nobles craignaient pour leur vie, car ils savaient bien de quoi étaient capables ceux avec lesquels ils étaient obligés de pactiser, se réfugièrent à la ville, près de la Cour, affermant leurs domaines aux principaux de ces nouveaux venus, qu'on désigna sous le nom de gabelloti et qui singèrent les habitudes et le luxe de ceux dont ils avaient affermé les biens.

La superficie de la Sicile est de 2.690.379 hectares, dont un dixième est occupé par des bois, des terres incultes et des constructions, 24 p. 100 est livré à la culture intensive, 65 p. 100 au seminario ou latifando, c'est-à-dire aux chaumes et aux taillis. Ces immenses domaines, où on fait des lieues sans rencontrer une habitation, sont de véritables pépinières de bandits : d'une contenance de 1.000 à 6.000 hectares, on n'y voit, du mois d'août au mois de mars, aucune végétation. Sur cette propriété est bâtie une habitation qui est le centre de l'administration ; il n'y a généralement point d'écurie pour les animaux, et c'est à peine si on y trouve quelques masures à peine couvertes, dans lesquelles se réfugient les travailleurs, qui n'y trouvent, pour se coucher, que des roseaux ou de la paille ; aussi, malgré que leur demeure soit distante de 5 à 10 kilomètres, aiment-ils mieux, le plus souvent, faire le voyage deux fois par jour, quoique leurs habitations ne valent, en général, guère mieux.

Le propriétaire de ces fiefs est, généralement, un descendant des anciens barons, qui loue ses propriétés

à un fermier qui, lui-même, sous-loue à un deuxième. La propriété est, alors, sous-louée par celui-ci qui la morcelle en parties de 2 à 4 hectares, dont les colons sont tellement exploités par leur nouveau maître qu'ils ont, au bout de l'an, à peine mangé à leur faim, bien heureux s'ils ne se sont pas endettés.

Le fermier, ou gabellotto, a sous ses ordres un régisseur, homme brutal, de caractère énergique, qui, naturellement, fait partie de la Maffia, vole son maître s'il le peut et prend au paysan ce que celui-ci ne lui offre pas ; toujours prêt, du reste, à cacher les voleurs et à recéler le produit de leurs expéditions; il commande à un nombreux personnel, bouviers, palfreniers, etc., etc., dont 90 p. 100, au moins, ont eu maille à partir avec la justice.

Le paysan sicilien vit dans des taudis, dont nous n'avons pas, en France, une idée. Dans une seule chambre vivent, côte à côte, porcs, chèvres, poules et gens ! Ces derniers couchant tous, généralement, dans le même lit, les enfants sont témoins des accouplements de leurs parents ; de là, vice précoce, pédérastie, etc.

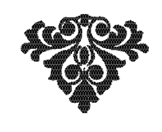
Malgré ses vices, cependant, il est facile à conduire, est respectueux du bourgeois. La classe dominante est composée, en la plus grande partie, de ces fermiers ou gabelloti singeant la noblesse et considérant l'ouvrier et le travailleur de terre comme gent taillable et corvéable à merci, les traitant plus mal que ne sont traitées leurs montures. Quant à l'ouvrier des mines de soufre, c'est un malheureux, abruti et rachitique, chez lequel pas un sentiment

humain n'existe, vraie brute prédestinée au délit.

Sur le littoral de l'île, le grand domaine n'existe pas ; chaque paysan, plus heureux que celui de l'intérieur, possède un peu de terre qu'il cultive et serait à l'aise s'il était économe et moins vaniteux. Malheureusement, tout ce qu'il gagne passe en luxe et en bombances, et lorsqu'il a dépensé tout son argent, meubles, habits et bijoux prennent le chemin du mont-de-piété. Le luxe apparent dans lequel se complaît le petit propriétaire, les orgies auxquelles il se livre, engendrent la misère, qui le pousse à faire partie, lui aussi, de la Maffia.

Les promoteurs des diverses révolutions qui éclatèrent, à diverses reprises, en Sicile, recrutèrent, parmi les membres de la Maffia, les hommes résolus et prêts à tout dont ils avaient besoin, car le peuple sicilien, c'est-à-dire la grande masse des agriculteurs et des habitants de l'intérieur de l'île, ne prend jamais part aux révolutions politiques qui, toutes, prirent naissance sur le littoral de l'île.

(*A suivre.*) LE COURS.



PRODUCTION DES GAMAHÉS

Expérience à tenter.

Dans les nos 4 et 5 de l'*Initiation* (janvier et février 1905) a paru un article très intéressant de M. J.-A. Lecompte sur les Gamahés, avec théories diverses sur leur origine.

Je dirai de suite qu'une certaine catégorie de ces étranges productions a attiré l'attention des savants, car, en 1904, la collection de M. Thieullen, l'auteur de l'opuscule : *les Pierres figures à retouches intentionnelles*, 1900, faisait son entrée dans la galerie de géologie du Muséum.

Personnellement ayant séjourné dans l'Artois, j'y ai ramassé, le long des routes, des silex nommés dans le pays « queues de chat ». Ils offrent les formes les plus variées : têtes d'oiseaux divers, chiens, canards, poules, chats, dauphins, poissons, cœurs humains avec flamme, pieds et pattes diverses, etc. Simplement en les colorant comme des menus objets de bazar, je suis parvenu à en remplir une étagère qui, regardée par des personnes non prévenues, est toujours prise

comme supportant un lot de jouets dits de Nuremberg.

L'antiquité et le moyen âge s'occupèrent des Gamahés, et Gaffarel, dans ses *Curiosités inouïes*, s'étend sur ce sujet.

Je ne suis ni pour ni contre les théories de M. Lecompte en ce qui concerne la production de ces figures. Il les attribue, dans certains cas, au *rayonnement de la pensée humaine*, soit sur une substance plastique, soit sur une pierre qui se brise sous un choc. La mort d'une personne, un événement imprimant de vives sensations à ceux qui en sont témoins, les mettant sous l'empire d'une vive émotion, peuvent aussi déterminer leur formation.

Quant au rayonnement de la *force vitale*, il est démontré expérimentalement, par les expériences du docteur Baraduc, les photographies d'idées du docteur Fugairon, du commandant Darget, d'Edison fils, les travaux de William Crokes, du docteur Aksahof, du docteur Gibier, l'enquête Flammarion sur les fantômes des vivants, les expériences des rayons N de MM. Charpentier et Blondot, et surtout les remarquables travaux du colonel de Rochas.

Admettons que, dans la plupart des cas, ce que l'on a pris pour des figurations intelligentes, pouvant se rapporter à un événement très ancien ou actuel, ne soit qu'une appréciation fantaisiste, qu'une interprétation forcée.

Exemple : Supposons avoir trouvé, il y aurait fort longtemps, en Alsace, un silex dont la cassure aurait offert l'image d'une tête barbue, coiffée d'un vague

casque avec pointe au cimier. A cette époque, ce gamahé, — puisque c'est le nom — aurait pu évoquer l'idée d'un guerrier plus ou moins moyenâgeux, de quelque chef légendaire des bords du Rhin. Mais que la découverte ait été faite récemment, et près d'un arbre où en 1870 les Prussiens ont fusillé quelque otage, aussitôt d'en conclure que nous avons devant nous le profil de celui qui commandait le peloton d'exécution. C'est l'esprit extériorisé de la victime qui, en maudissant ses bourreaux, a été cause de cette figuration, dira-t-on.

Je cite ce cas entre mille pour indiquer comme quoi l'imagination peut ici jouer un grand rôle.

Mais, on peut aussi admettre que des cas réels de production — par l'extériorisation de la pensée — peuvent se produire, et alors on peut se demander si on ne pourrait pas réaliser quelques expériences, prouvant le bien-fondé de cette manière de voir.

Je crois que, pour d'habiles expérimentateurs de phénomènes psychiques, la chose n'est pas impossible, et, sans peut-être bien préciser la méthode à suivre, je vais développer un enchaînement *logique* de faits qui pourront aider les recherches de ceux que ce sujet tenterait.

1° Un savant allemand aurait, il y a quelques années, fait jouer divers morceaux de musique pendant que des substances en dissolution se cristallisaient. J'ignore le résultat, mais l'idée qui présidait était que, sous l'empire d'un état vibratoire particulier, les produits de la cristallisation (figuration finale) pourraient être modifiés.

C'est bien notre cas : le fluide vital extériorisé doit, lui aussi, modifier l'état vibratoire de la matière plastique.

2° Si on dispose de la limaille de fer sur une plaque de verre, laquelle est ensuite mise en vibration au moyen d'une corde à violon donnant une note, après l'avoir fait vibrer avec un archet, la limaille se disposera en dessins (étoiles rayonnantes diverses) qui *varieront avec la note émise*. Un aimant (autre source de vibration) produira aussi des phénomènes analogues.

3° Si on jette du plomb fondu dans de l'eau froide, souvent ce que l'on obtient par ce refroidissement subit présente une ou plusieurs formes d'êtres animés.

4° En examinant, en hiver, le givre fixé à nos fenêtres d'appartement, on remarque des arborescences, des dessins cristallisés fort variables et qui peuvent donner lieu à de multiples interprétations (arbres, forêts, palais, arabesques, fleurs de glace (1).

5° L'astral des occultistes (od, fluide vital, etc. des autres écoles) s'emmagasinerait à forte dose dans la cire ; au contraire, le silex (silice) le repousserait (pôle + et pôle — d'une même manifestation).

On dit que les glaces se brisent parfois dans un appartement où quelqu'un vient de décéder. Si on admet que le fait soit exact, il pourrait à la rigueur provenir de ce que le verre, comme le silex, ne se laissant pas pénétrer par l'od, offrirait une résistance

(1) L'*Almanach Hachette* 1900 en a donné de très beaux spécimens.

au point, sinon de s'échauffer, du moins de subir un ébranlement *particulier* capable d'amener la rupture.

Le fluide vital, dans ce cas, serait ce que l'on nomme le « fantôme des vivants », le double astral.

Ceci posé, si la force extériorisée par la mort, par la frayeur ou toute autre cause, peut influencer la matière et produire l'ensemble des phénomènes appelés gamahés, nous devons pouvoir, lorsque nous le *voudrons* et serons dans des conditions convenables, donner naissance à des gamahés artificiels.

Il y aurait intérêt à tenter quelques expériences en ce sens.

1° Ainsi, comme je l'ai dit, rien de variables comme les fleurs de glace — qui se déposent sur les vitres lorsque la température est basse. Un sujet en état de sommeil hypnotique (extériorisation) ne pourrait-il, à son gré ou à celui de son magnétiseur, influencer, faire varier les dessins au moment où ils se formeraient, suivant son état d'âme ?

Exemple : Il est calme, content, d'où fleurs harmonieuses, gracieuses volutes.

Il est inquiet : branches entrecroisées, allant brusquement d'un sens à l'autre.

La terreur le tient : enchevêtrement désordonné, cassures, etc.

Après tout, les gamahés des agates arborescentes ne diffèrent pas de cela. On dit qu'elles sont sensées peindre les époques lointaines des premiers âges géologiques, au moment où le globe était sujet aux bouleversements formidables.

Avec des papiers buvards trempés dans le sulfure

de carbone, le chloroforme, l'éther sulfurique, etc., on obtient aussi des productions arborisées.

On pourrait opérer en faisant tenir le papier directement à la main par le sujet, à qui on suggérerait des pensées diverses et successives.

De cette manière, les figures faites par les efflorescences devraient différer.

2° Un sujet est endormi, une partie de sa *sensibilité* est extériorisée et mise en flacon (eau magnétisée). Flacon et sujet restent unis un certain temps (lien fluidique).

Si le flacon est agité, ébranlé, cassé, etc., le sujet ressent certaines commotions correspondantes. Par réciprocité, le sujet doit pouvoir — à distance — agir sur sa partie de sensibilité *prisonnière* dans l'eau du récipient.

Dans cette eau mettons en suspension de la poudre de silex (silice) finement pulvérisée et tamisée (colorée pour être plus visible).

Le flacon est agité, la poudre se répartit dans la totalité du liquide, puis peu à peu se déposera dans le fond du vase.

Au sujet endormi on suggère des pensées diverses et on lui fait transmettre à *sa partie* en flacon les émotions qu'il ressent. Y a-t-il possibilité qu'influençant le contenu du liquide, il puisse agir sur la formation du dépôt de sable dans le fond du vase ? Que des figurations diverses puissent être obtenues et qu'elles soient en harmonie avec les sensations diverses et successives qui ébranleraient son cerveau? Ce serait un peu, en petit, une formation géolo-

gique. Également quelque chose d'analogue à la divination par le marc de café, laquelle est basée sur la soi-disant possibilité d'interpréter des formes diverses obtenues à la suite de l'évaporation de l'eau qui contenait une matière en dissolution. On pourrait aussi rapprocher de ce genre l'argile, qui se fendille sous la chaleur au bord des rivières et sa surface supérieure qui offre des reliefs parfois curieux.

3° Il y aurait encore à entreprendre une série d'expériences avec des sels en dissolution, en sursaturation et qui se cristalliseraient, non en échappant aux lois qui les régissent, mais en modifiant surtout les formes de l'agrégat général des cristaux, de manière à obtenir, comme parfois lorsqu'on précipite du plomb fondu dans de l'eau, des figurations qui, dans notre cas, seraient réellement voulues.

4° Tout le monde connaît et a remarqué les irisations produites par une goutte soit de benzine, de goudron, de pétrole qui s'étale sur l'eau sur laquelle on la jette, et qui changent de formes à la moindre agitation extérieure (lames minces, anneaux colorés).

Sur une pareille surface (cuvette, baquet, etc.), par influence fluidique pourrait-on obtenir des figures changeantes et animées ?

C'est une variante du miroir magique. Une bulle de savon peut aussi servir de miroir.

Si, par la sensibilité extériorisée, on parvenait à agir sur des surfaces irisées, l'enregistrement successif des dessins provoqués pourrait s'obtenir par la photographie. A mesure que l'état d'âme du sujet serait : la colère, la surprise, le plaisir, etc., les

clichés successifs auraient des chances de présenter des tourbillons, des vagues, de douces ondulations, etc.

5° Des gamahés peuvent aussi se rencontrer sur les feuilles d'arbres, c'est-à-dire que des taches ou des déchirures y forment parfois des figurations donnant lieu à interprétation.

Qui les produit? L'oxydation des sucs, les moisissures, les végétations parasitaires, les animaux, les maladies, etc., dans le premier cas; les déchirures par le vent, la grêle, les orages, les chocs, les insectes rongeurs, etc., dans le second.

Il doit être difficile de réaliser à distance de pareils phénomènes au moyen du fluide humain, mais rien n'est absolument impossible peut-être.

Après les phénomènes de graphisme obtenus sur le propre corps de certains sujets, les marques des stigmatisés (1), etc., on peut admettre la possibilité d'arriver à produire des modifications visibles dans le parenchyme des feuilles.

6° C'est en se brisant que les silex, le plus souvent, offrent des dessins dans leurs cassures. Je ne crois guère à la possibilité de vérifier la formation instantanée de semblables gamahés. Il faudrait armer un sujet d'une masse de fer et le faire frapper sur des pierres, étant en état de sommeil somnambulique, ou casser des cailloux à côté de lui.

7° Lorsqu'un sujet s'est extériorisé, d'après de récentes expériences concluantes, sa partie extériorisée

(1) Ici se placerait la question des fameuses hosties de Vintras.

se trouve au-dessus de lui et reste réunie au corps matériel par un lien fluidique.

Ce serait ici le cas de vérifier à nouveau le fait, en s'assurant que les phénomènes que nous venons d'énumérer s'obtiennent plus facilement *au-dessus* du sujet que partout ailleurs.

Ainsi, il est connu qu'une solution sursaturée d'alun cristallise subitement.

Sous un ébranlement, un sujet devrait facilement pouvoir produire la vibration nécessaire à distance et à volonté.

Certains médiums soulèvent bien des meubles sans contact, ils pourraient donc produire un ébranlement dans un liquide et même y déterminer l'arrangement voulu des particules solides tenues en dissolution.

8· Une dissolution qui cristallise est un être vivant ayant son principe vital en dedans. Elle obéit à de vraies lois qui la régissent et qui subsistent jusqu'à ce que des causes perturbatrices et plus fortes viennent leur faire opposition.

Or, le principe vital humain extériorisé et agissant sous la direction d'une volonté (celle du sujet ou celle du magnétiseur, suivant le cas) doit avoir le pouvoir de modifier certaines lois de la cristallisation et produire un ensemble de résultats qui ne serait pas le même que si rien d'étranger n'avait agi.

Ainsi la lévitation n'est pas l'absolu contraire de la gravitation, mais elle se produit lorsqu'une force encore inconnue, mais qui semble inhérente à la force vitale extériorisée, contrebalance la pesanteur.

C'est comme un ballon de gaz léger qui soutient la nacelle et son contenu.

9° Si nous admettons l'existence réelle des gamahés, nous voyons que des productions similaires existent en grand nombre. Ainsi nos mains ne portent-elles pas des figurations, qui seraient dues, au dire des chiromanciens, à l'influence — occulte — des astres, qui exercent leur action différemment sur chacun de nous.

En plus, la profession que nous exerçons réagit sur le tracé des lignes de nos mains, les caractérisent, et enfin à leur tour notre tempérament, notre genre de vie, nos habitudes se gravent aussi sur notre peau. La main de l'oisif diffère de celle de l'homme actif. La main de l'ouvrier ne ressemble pas à celle de l'efféminé.

Partout les influences — occultes — de la vie tracent des lignes sur le pelage des animaux (bœuf Apis), sur les feuilles et les fleurs, sur les fruits, les racines (mandragores, fougère impériale, etc.).

Le simoun use et façonne la pierre du désert d'une manière étrange, donc rien d'impossible que certaines manifestations des âges préhistoriques soient inscrites sur les roches pour qui sait les déchiffrer.

10° Dans une revue d'occultisme il faut aussi faire la part à ce qu'on est convenu d'appeler le mystérieux. Ainsi M. Lecompte (1) parle, à la planche II, d'un silex couvert de lignes semblables à une écriture orientale.

---

(1) Voir *Initiation*, janvier 1905.

Pour qui a voyagé et est observateur, le fait n'est pas unique, car si on a souvent ramassé des cailloux un peu partout, on a dû trouver des figurations analogues.

Et je crois devoir rapprocher ce fait des « Dessins occultes » du comte de Tromelin, lesquels ont été longuement étudiés dans l'*Initiation* (1903-1904).

Dans ces dessins, sortant du papier, se trouvaient une foule d'écritures, les unes en clair, les autres en langages plus ou moins secrets.

L'imagination devait jouer un grand rôle dans leur interprétation, mais le compliqué de certaines prouvait qu'on se trouvait en présence d'un phénomène fort difficile à expliquer. Les gamahés, au point de vue de l'écriture, sont donc encore à étudier. J'ai souvent trouvé des lettres isolées, surtout sur des pierres calcaires, et disposées en monogrammes.

11° Pour clore cet exposé, il y a lieu de remarquer que, si un gamahé se produit à la suite d'un événement donné, on peut en conclure que les acteurs ou les témoins de la scène ont contribué à sa formation. Mais, lorsque dans une région on trouve plusieurs pierres analogues et toutes relatives à un certain événement qui n'a rien de tragique (pierres dites de la Salette, par exemple), on peut se poser la question, — à moins de tout rapporter au hasard, — si les fameuses entités intelligentes, que beaucoup d'écoles admettent et qui agiraient autour de nous, n'ont pas contribué fortement à la production des gamahés.

TIDIANEUQ.

L'idée de la mort à travers les mondes

Océanie

L'Océanie est le monde des anomalies, des prodiges et des contrastes. Les Indous y introduisent le *Brahmanisme* et le *Bouddhisme* ; les sectateurs de Mahomet introduisirent *l'Islamisme*, au quinzième siècle.

Les innombrables tribus qui peuplent l'Océanie ont surtout des pratiques singulières, des superstitions absurdes, accompagnées de mutilations et de sacrifices humains.

Les morts y sont traités de manières bien différentes.

Dans certaines contrées on enterre le cadavre debout, accroupi ou couché, en ayant soin, au préalable, de l'entourer d'écorce d'arbres ou d'autres substances pour qu'il ne soit pas en contact direct avec le sol.

Parfois on élève un tumulus au-dessus de la fosse.

Généralement, on recouvre le cadavre d'une faible

épaisseur de terre, mais alors on juxtapose des bâtons pour que le mort ne puisse sortir de la tombe.

La peur des revenants est telle dans certaines contrées, qu'on replie les jambes du défunt, en les attachant solidement au corps, pour que son esprit ne vienne pas tourmenter les vivants. Il est assez fréquent d'enterrer les morts au lieu de leur naissance, et l'on a vu des indigènes vouloir creuser une fosse devant la cuisine d'un européen, sous le prétexte que le mort était né à cet endroit.

Dans les contrées du Sud on enlève la tête, avant d'enterrer le cadavre, pour en faire une coupe à boire ou un vase à eau. Les sutures sont bouchées par des bandelettes fixées avec de la résine.

Dans un grand nombre de tribus on laisse le corps se décomposer sur un échaffaudage, et ce n'est que lorsque les os se séparent du corps qu'on les recueille pour leur donner la sépulture.

On trouve dans certaines contrées des momies qui ont été séchées au feu et à la fumée.

Une coutume singulière est celle qui consiste à emporter le reste des morts dans toutes les pérégrinations de la tribu, où l'on voit des mères porter les corps enroulés de leurs enfants pendant six mois, les poser la nuit à côté d'elles et ne les enterrer avant qu'ils ne soient réduits à l'état de squelettes.

Dans quelques régions du Finch-Hatton, lorsqu'un vieux guerrier vient à mourir, on l'écorche avec soin et, après s'être régalé de sa chair, avoir rongé et nettoyé ses os, on l'emballe dans une peau pour le promener, ainsi logé, pendant des années entières.

Enfin, l'incinération est parfois pratiquée pour les morts. Ils emploient un procédé des plus primitifs: le cadavre est introduit dans un tronc d'arbre creux auquel on met le feu.

Les aborigènes du cinquième continent ne nomment jamais un défunt par son nom, de crainte que l'esprit du mort ne soit mis sur leur trace par le son de la voix humaine.

Les Battas

Les Battas sont un peuple anthropophage habitant le centre de l'île de Sumatra, formant une sorte de confédération et possédant une langue et une religion à eux.

Les Battas mangent les morts, dévorent les parents trop âgés pour travailler. Voici comment ils procèdent : on les fait se suspendre eux-mêmes par les mains à une branche d'arbre, tandis que les parents dansent autour d'eux, en criant: « Quand le fruit est mûr, il faut qu'il tombe ! »

Cette cérémonie a lieu dans la saison dite des citrons.

Dès que les victimes, fatiguées, ne pouvant plus se tenir suspendues, tombent, les assistants se précipitent sur elles, les mettent en pièces et dévorent leur chair.

Néo-Zélandais

Les Néo-Zélandais sont cruels et anthropophages. Ils ont un dieu de la mort et une religion métaphysi-

que. Ils ne veulent entretenir des relations avec les Européens que pour échanger des têtes embaumées ou leurs armes pour nos armes perfectionnées.

Les Néo-Zélandais mangent les morts sur le champ de bataille, amis ou ennemis. Pour eux, arracher les yeux d'un être humain — parent, compatriote ou ennemi — boire son sang, dévorer ses chairs palpitantes, c'est hériter de son courage et de sa valeur.

A manger le cadavre, se réduit la cérémonie mortuaire.

Nouka-Hiva

Nouka-Hiva est la plus grande des îles Marquises, et son archipel se compose de douze îles très peuplées.

Les habitants de ces îles mangent les morts.

En temps de disette, ils dévorent leurs parents âgés, leurs enfants et leurs femmes.

Timor

A Timor, île de l'archipel de la Sonde, les habitants avaient la coutume d'enfermer dans les tombeaux des grands deux esclaves vivants.

Si c'était un prince, après avoir fait des offrandes aux crocodiles rassemblés sur le rivage, on leur donnait à manger, de la part du défunt, une jeune esclave vierge parée de fleurs. Encore de nos jours, il se sacrifie des esclaves sur le corps du défunt.

***

Dans les tribus de **l'île Célèbes** on sacrifie une

jeune vierge sur le tombeau du Radjah, lorsqu'un mois après son enterrement sa veuve quitte la maison voisine de la tombe, qu'elle a habitée pendant cette période.

*
* *

Dans **l'île de Babi,** l'usage est de tuer la veuve sur le bûcher funéraire de son époux.

*
* *

Dans l'archipel de « Viti » (Fidji) et dans **l'île de Tongabua,** l'épouse, après l'enterrement de son mari, se donne la mort.

Il y a dans ce pays des familles dont les membres sont dans l'obligation de se tuer, lorsque tel ou tel de la famille vient à mourir.

*
* *

Dans les tribus de **Botany-Bay** on enterre vivant, dans la tombe de la mère, l'enfant qu'elle allaitait encore, pour lui tenir compagnie dans l'autre monde.

Les Egyptiens

La plus grande préoccupation d'un Égyptien pendant sa vie, son désir le plus ardent, c'est que son corps ne soit pas exposé à la corruption, car alors — selon sa religion — il ne pourrait pas renaître et surtout prendre les apparences qu'il voudrait. Il ne pourrait pas non plus, dès lors, se réunir au « Grand Tout », duquel, selon lui, tout émane et où tout doit retourner.

Cette religion, remontant à la plus haute antiquité, ne manque ni d'élévation, ni de vanité : elle fut probablement la cause de l'embaumement et de la construction des pyramides, ces immenses édifices dont le but n'était que la conservation du cadavre d'un grand roi.

Les Égyptiens donnent aux tombeaux le nom de *demeures éternelles* et considèrent *la vie comme un passage*, ce qui constituerait une légère contradiction.

Ils disent que les âmes peuplent l'espace et qu'à la naissance d'un être humain les dites âmes se disputent la rentrée dans le corps. Les corps favorisés, les génies, les grands capitaines, les inventeurs et les rois, en ont plusieurs, ce qui constitue leur supériorité, tandis que les autres n'ont que des âmes de rebut. C'est peut-être la connaissance de cette religion qui fit dire à Aristote que « l'âme était placée dans le corps comme un pilote sur un vaisseau ».

Les Égyptiens primitifs comparaient le corps humain à une maison : lorsque l'être était vivant, la maison était habitée ; lorsque l'être était mort, la maison était vide. L'âme avait un *double* qui, au moment de la mort du corps, abandonnait celui-ci pour aller dans un autre, comme on le fait pour une maison.

Les écrivains égyptiens affirment que l'âme est douée d'une forme à la fois vaporeuse et vivante, peuplant l'espace et l'animant. Un individu, selon eux, peut en avoir plusieurs dans le corps. Ces âmes président aux événements de sa vie et deviennent bienfaisantes ou malveillantes, selon que la vie du corps avait une destinée plus ou moins brillante.

A la mort, l'âme est jugée dans l'*amenthi*, après divers pèlerinages dans les régions nombreuses qu'elle devait parcourir. On pèse dans une balance, devant quarante-deux juges présidés par Osiris, les bonnes et les mauvaises actions du défunt, dont on punit ou dont on récompense l'âme, suivant qu'il y a lieu.

Les Égyptiens ont établi des lois pénales que l'on fait subir à la mémoire des morts.

La privation de sépulture était jadis la peine la plus infamante. On ne pouvait être enseveli qu'en vertu d'un décret public et solennel. Si le mort avait vécu avec loyauté, on l'ensevelissait; dans le cas contraire, on lui refusait la sépulture.

Le corps mort d'un parent était un gage sacré sur lequel on pouvait emprunter; mais celui qui ne le dégageait pas après l'avoir engagé, était noté d'infamie.

De tout temps, les Égyptiens ont cherché à se cuirasser contre la mort. Il n'est pas rare qu'à un festin, ou même à une fête publique, un homme ne paraisse brusquement, un squelette à la main et criant : *Mangez, buvez, car mort vous serez comme ce squelette !*

A l'heure du décès les parents adressent au Soleil cette prière : « Soleil, et vous puissances qui dispensez la vie aux hommes, recevez-le et accordez-lui une demeure. »

Dans le passé, au moment de l'enfouissement du corps, on plaçait autour de lui des petites figurines en émail bleu et vert, qui étaient considérées comme des génies devant aider le défunt dans les travaux

auxquels il devait se livrer dans le bosquet des morts. On y ajoutait des vases en forme de poire, dont le couvercle représentait une tête humaine ou celle d'un chien, d'un chacal ou d'un épervier. Ces vases, appelés « canoples », renfermaient les viscères, qu'on ne laissait pas dans le cadavre.

Les destinées de l'âme étaient décrites dans le *Livre des morts*, livre composé d'hymnes et de prières. Le défunt devait en avoir une copie dans son sarcophage.

Dans le ciel, cette religion suppose une scène non moins bizarre.

En un sanctuaire à colonnes est assis *Osiris*, le dieu du soleil, le juge des morts, et, derrière lui, les déesses de l'horizon. Le défunt s'avance tenant à la main ses yeux et son cœur, dont on le dépouillait momentanément.

La balance divine était dressée : dans l'un des plateaux était le cœur du mort ; dans l'autre, la déesse de la justice et de la vérité : et le cœur ne devait être ni plus léger, ni plus lourd. *Annubis*, le dieu à la tête de chacal, vérifiait l'exactitude des poids et enregistrait l'arrêt.

Puis, le défunt élevait les mains en signe de joie lorsque le juge prononçait en sa faveur.

Alors on lui rendait son cœur et ses yeux ; son esprit se dirigeait vers le ciel, et son corps vers l'empyrée.

Les Hottentots

C'est le nom d'un peuple de la partie la plus

méridionale de l'Afrique. Une partie de ce peuple appartient à la colonie du Cap-de-Bonne-Espérance; la majeure partie reste indépendante, disséminée en une foule de tribus.

Les Hottentots poussent des gémissements dès qu'un de leurs parents est mort.

Ils l'ensevelissent, les jambes repliées sur la tête, et l'on désigne pour l'enterrer un endroit qui est toujours situé dans quelque crevasse de rocher.

Le convoi doit se mettre en marche six heures au plus après la mort.

Au retour de l'enterrement, le cortège se sépare en deux cercles, et les assistants, accroupis devant la cabane du défunt, recommencent leurs lamentations; ensuite, deux vieillards, parents ou amis de la famille, entrent dans le cercle et arrosent toute l'assemblée de leur urine, et en jetant sur ladite assemblée des cendres prises dans le foyer de la hutte.

Le deuil se termine par un festin.

Madagascar

Madagascar est une grande île de la mer des Indes, séparée de la côte orientale de l'Afrique par le canal du Mozambique. Possession française.

Lorsqu'un insulaire est mort, on lave son corps et on le pare de ses plus beaux habits. On procède ensuite au sacrifice funèbre, qui fait trois victimes quand le trépassé est riche : une pour le diable, une pour le défunt, une pour Dieu.

Ces sacrifices sont encore en vigueur.

Le cadavre est enveloppé dans une natte et placé dans une chambre entre deux lumières. Les parents et amis viennent pleurer autour. Les filles et les femmes forment, au son des instruments, une danse grave, qu'elles interrompent souvent pour pousser des cris aigus.

Une personne préposée à cet emploi prononce l'oraison funèbre du défunt.

Le lendemain, on met le corps dans un cercueil avec tout ce qu'il possédait de plus précieux : armes, colliers de corail, plaques d'or, linges fins et instruments divers.

*
* *

Dans certains endroits le mort est sorti de sa case aussitôt après le décès et exposé sur une estrade haute de 2 mètres, la tête vers l'est; on entretient du feu sous ses pieds. C'est là que les parents et amis viennent pleurer le défunt.

Le cadavre est ensuite couché dans un tronc d'arbre, dont le fond est percé pour laisser couler les matières putrides. Un second tronc d'arbre forme le couvercle, et le cercueil est déposé dans une fosse, au-dessus de laquelle on élève un monticule de pierres en forme de parallélipipède ; on place à la tête de ce monticule un morceau de toile blanche attachée à un piquet. La maison du mort est ensuite abandonnée. Celui qui oserait y toucher serait passible des peines les plus sévères, même la peine capitale.

S'il s'agit d'un prince royal, les cérémonies sont tout autres. Le cadavre est enfermé dans une peau

de bœuf et exposé pendant deux mois dans un camp ou sous une tente, et l'on brûle en son honneur de l'encens jour et nuit.

Au bout de ce temps on le porte au cimetière royal, mais auparavant, s'il s'agit du roi, on enlève les reliques, lesquelles consistent en une vertèbre du cou, un ongle et une grosse mèche de cheveux. Tout cela est ensuite précieusement déposé dans la cavité d'une dent de crocodile ; les reliques sont gardées religieusement par le successeur royal, dans une maison spéciale réputée sacrée. Le nom du roi décédé ne peut plus être prononcé après sa mort, et l'on punirait de la peine capitale quiconque oublierait cette loi.

Depuis le protectorat, les mœurs se sont bien un peu modifiées, mais le principe religieux reste le même.

Palestine

La Palestine est une petite contrée de l'Asie comprise dans la Syrie. Dans l'origine, elle était le pays des Philistins, la terre promise des Hébreux et le royaume d'Israël.

Au moment de la mort, le premier soin de la famille est d'étendre le corps par terre, de lui couvrir le visage et de placer une bougie allumée du côté de la tête. On le lave ensuite avec de l'eau très chaude et on le place dans le cercueil.

Aussitôt le mort emporté, on ôte les matelas de son lit et on y accroche une lampe, qui doit brûler continuellement pendant sept jours.

Les parents, pendant ces sept jours, ne peuvent

pas sortir du logis, ni pour travailler, ni pour leurs affaires. Le mari ne peut, non plus, coucher avec sa femme. Les parents ne doivent point se déchirer la peau ni s'arracher les cheveux.

A l'égard du deuil, chaque pays a des usages, que les juifs adoptent en partie en se mêlant avec les autres nations, mais toujours en se conformant à leur religion.

Les sept jours expirés, on va à la Synagogue, où l'on allume des lampes et où l'on prie pour l'âme du défunt.

Algérie

L'Agérie est située sur la côte septentrionale de l'Afrique.

Quand un Algérien est à l'agonie, on lui tourne la tête du côté de La Mecque, et jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir, on ne cesse d'invoquer Mahomet pour lui.

Après qu'il a expiré, on lave le corps avec de l'eau chaude et du savon, puis on le porte à la sépulture, hors de la ville ; s'il meurt un vendredi, il est mis dans la fosse tout habillé.

Le bon et le mauvais ange, nommés Marchis et Néckir, sont, d'après les Musulmans, préposés à l'interrogatoire des morts, et ils y procèdent dès que le corps se trouve placé dans le tombeau. D'après les réponses du défunt et le rapport fait à Dieu par les anges sus-nommés, l'âme du mort est conduite au *Paradis* ou à *l'Enfer*.

Le deuil des femmes consiste en un voile noir, dont elles se cachent le visage, et celui des hommes dans l'abstinence de toutes viandes cuites pendant trois

jours ; durant un mois ils ne doivent point se faire raser la barbe.

Méroé

Antique presqu'île de l'Éthiopie, formée par le fleuve Astrabaras à l'est et par le Nil à l'ouest.

De vastes tombeaux couverts de sépultures remarquables, des temples, des palais, et les vastes débris qui en restent, affirment le caractère colossal de ce peuple, qui a, sans doute, précédé l'Égypte dans la civilisation.

Dans l'île de Méroé, les prêtres régnaient en souverains. Cette île, sous leur domination, était devenue un des foyers de la plus ardente superstition.

Lorsqu'il leur en prenait la fantaisie, les prêtres envoyaient dire à un particulier, même à un roi, de se tuer, que les dieux l'avaient ordonné par leurs oracles et qu'un mortel ne devait point mépriser les ordres des immortels.

Ils instituèrent des lois funéraires qui participaient à la fois et de la férocité mystique et de la cruauté sanguinaire. Ils abusèrent de leur pouvoir tyrannique au point de ne pas rendre les derniers devoirs à ceux qui leur déplaisaient.

Un prince courageux et philosophe, Ergamenès, roi d'Éthiopie, osa le premier secouer le joug de ces imposteurs et donner une liberté relative aux habitants de cette contrée. Ce prince entra avec ses soldats dans le *Saint-Lieu* où était la chapelle d'or, et, ayant fait égorger tous les tyrans qui voulaient sa

mort, il délivra le peuple en anéantissant la race impie de ces prêtres sanguinaires.

Les habitants de Méroé imitèrent alors le dogme égyptiens qui dit que les âmes sont jugées dans les enfers par trois juges : Minos, Eaque, Rhadamante, et envoyées dans les Champs Élysées (Paradis), suivant leurs vertus, ou dans le noir Tartare selon leurs crimes.

Le mort est exposé dans sa demeure pendant quelques jours et ensuite porté en terre selon la mode égyptienne.

Chanaan

Ce peuple souillé de crimes, d'après les assertions de la Bible, le peuple que Dieu ordonna aux Hébreux d'exterminer, comprenait jadis, sous le nom de *Phénicie*, la Judée et une partie de la Syrie méridionale. Les Hébreux entrèrent, dit la Bible, dans Chanaan sous la conduite de Josué, le même qui arrêta le soleil. C'est depuis que l'on désigne cette terre sous le nom de *Terre de Promission*, *Terre sainte*, *Terre promise*.

Les Chanaanéens, à qui les Grecs donnèrent le nom de Phéniciens, avaient des divinités qui ne s'exerçaient qu'après la mort.

Une inscription désignait sous le nom d'*Alonim* les mânes élites admises au sort des élus, et sous celui de *Réphraïm* les morts vulgaires, ceux qui n'avaient qu'à espérer dans la tombe le seul repos, le sommeil sans rêves et sans réveil, la paix profonde du néant

ÉTIENNE BELLOT.

LA MORT ET L'AU-DELA

D'après la Tradition Occidentale.

(*Suite.*)

V

La Mort.

Nous voici maintenant bien armés pour comprendre les révélations que va nous faire la tradition occulte sur le phénomène de la mort. Nous avons une idée suffisante de l'organisme astral qui va envelopper notre « moi » réel, notre conscience, lorsque l'organisme physique aura fini ses services, et de l'état dans lequel va se trouver ce « moi », cette personnalité, après la mort.

Définition. — Qu'est-ce donc que la mort, d'après la science occulte?

« La mort, dit Stanislas de Guaïta, *est la rupture du lien sympathique des vies.* »

Expliquons cette définition d'après ce maître. Ce lien sympathique, c'est le corps astral qui maintenait unies toutes les cellules physiques.

Les vies différentes qui, par le départ du corps astral, vont être mises en liberté, ce sont : 1° la vie uni-

verselle, à laquelle l'homme se rattache par la vie en l'espèce ; 2° sa vie propre ; 3° la vie de chacune des cellules dont le développement constitue le corps ; enfin, 4° la vie chimique des atomes groupés pour former les cellules. La mort consiste donc en la séparation de l'esprit d'un de ses organismes, le corps physique.

Ce que va devenir ce dernier, nous le savons. Le fluide nerveux va bientôt disparaître, faute d'être renouvelé, et, les cellules n'étant plus maintenues, le phénomène de la décomposition va se produire. Non seulement les vers vont hâter cette décomposition physique, mais les larves astrales vont achever la restitution, qui doit être faite à la terre, de tous les matériaux qu'elle avait prêtés pour une existence. La science secrète indique bien quel sera le rôle de ces cellules à leur retour dans le réservoir commun, mais c'est encore plus mystique, plus mystérieux que tout ce que je vous ai déjà dit et que, certainement, beaucoup d'entre vous admettent avec peine. Laissons donc de côté ce cadavre qui ne nous intéresse plus ; tout ce que nous avons aimé n'est plus là ; cette forme n'en était que l'expression ; c'est un outil usé que l'ouvrier a délaissé, pour continuer son travail avec de nouveaux instruments.

« Au moment où l'agonie commence, dit Papus, le lien entre le corps physique et l'esprit vient d'être coupé, et le corps astral tend à se diviser en deux parties : l'une, inférieure, qui restera dans le plan physique, et l'autre, supérieure, qui évoluera jusqu'au plan astral supérieur. »

Cette lutte est rendue tangible par l'agonie.

Nous retrouvons ici cette double manifestation du corps astral, dont je vous ai déjà parlé.

Avant que l'agonie soit terminée, se produit d'une façon presque générale un phénomène dû à la projection instantanée de tout ce qui reste de force nerveuse dans le cerveau. Ce phénomène consiste à se rappeler, en un rien de temps, sa vie entière dans tous ses détails. Des personnes restées longtemps sous l'eau, et qu'on a pu ranimer, ont souvent raconté ce fait.

Puis, la dernière expiration se produit et c'est bientôt la décomposition du cadavre qui commence ; nos yeux mortels ne peuvent rien voir de plus. Cependant, l'esprit entouré de la partie supérieure du corps astral, conservant la forme exacte de son corps matériel, entre dans un état de sommeil qui peut durer plus ou moins longtemps.

Dans cet état, semblable à l'état de rêve pendant la vie, l'esprit croit souvent continuer de vivre et souffre de sa maladie.

Des rêves plus ou moins sensibles se présentent à lui, et il voit toujours les personnes qui l'entouraient au moment de l'agonie, mais comme au travers d'un voile. Ce sommeil dure assez longtemps et, lorsqu'il se termine, commence un trouble plus ou moins intense, résultant de la perte des organes physiques dont l'esprit avait l'habitude de se servir.

Le souvenir des manifestations de ses sens naturels lui nuit beaucoup, et il ressent de ce fait la même désagréable surprise que nous éprouverions en découvrant, un matin, que nous ne voyons plus la lumière et que nous ne pouvons plus nous servir de nos mem-

bres. Peu à peu, cet état lui-même va cesser, et l'être aura conscience qu'il y a des sens, des organes entièrement nouveaux, qu'il lui faudra développer. Les images et souvenirs terrestres perdent alors de leur force et de leur netteté, et, seule, la lumière du cœur, les sentiments vont subsister. A ce moment, le nouveau venu sur le plan astral ne nous voit pas encore, mais il nous sent très bien. Il arrive toujours un moment où il réussit à nous apercevoir nettement dans la lumière intérieure.

A peine l'être qui vient de naître à la vie invisible commence-t-il à se rendre compte de son nouvel état, qu'il devient en même temps conscient de la partie de l'astral avec laquelle il est en harmonie par son degré de moralité. Combien nous sommes heureux alors d'avoir un peu vécu pour les autres, d'avoir fait le bien dans la mesure du possible! Car nous sommes ainsi défendus contre les attaques des larves et les terribles courants de la mer astrale. Heureusement si, sur notre terre, pas un enfant n'arrive sans trouver, pour le recevoir, des bras secourables; de même, quand nous naissons à la vie astrale, nous ne sommes jamais seuls, si bas que nous soyons descendus dans l'échelle des vices. Les âmes pitoyables des ancêtres et d'autres esprits viennent nous protéger, bien qu'ils ne puissent, naturellement, empêcher le règlement postérieur de nos dettes.

Tous les voyants s'accordent à dire, sans hésitation, qu'au moment de la mort, des êtres sont là, dont la mission consiste à nous aider dans ce passage. Qu'on les appelle des anges, des esprits, des receveurs de

lumière, le nom importe peu, et nous pouvons être certains de leur présence.

Le célèbre voyant Swedenborg décrit ainsi l'expérience qu'on lui fit de son vivant : « Non seulement, dit-il, on m'expliqua la façon dont la naissance s'accomplit sur le plan invisible, mais on me le fit voir à moi-même. Mon corps physique fut un jour amené à un état d'insensibilité complète, pendant que la vie intérieure et la faculté de penser demeuraient entières. Il me fut alors possible de concevoir et de retenir ce que sentent en général les hommes au moment de la mort. Je m'aperçus que la respiration physique n'avait presque plus lieu et que la respiration intérieure fonctionnait seule. Je vis ensuite *deux anges à quelque distance et deux près de ma tête.* »

Plus loin, il ajoute : « Les anges qui veillent sur chaque personne ressuscitée ne la quittent pas, car ils *aiment* tous les êtres ; mais dans le cas d'un esprit mauvais, celui-ci ne peut supporter la présence de l'ange et a le désir de le quitter. »

Valentin, l'auteur d'un ouvrage gnostique de grande valeur, enseigne aussi l'existence d'êtres qui viennent attendre l'esprit, il les appelle *receveurs de lumière*.

Revenons à l'esprit au moment où il n'est plus dans l'état de trouble et où, grâce à ses instructeurs, il commence à conquérir un peu de liberté dans son nouvel état d'être. C'est alors que tout va dépendre du degré d'évolution morale et spirituelle où cette âme était parvenue sur la terre, et nous allons facilement comprendre pourquoi. Astralement, tout est harmonique et, si nous nous reportons à ce que je vous ai dit des

images astrales et des formes-pensée, nous verrons que plus les images générées pendant notre vie physique par nos actions et nos pensées seront pures, plus la substance de notre corps astral sera subtile et légère. Comme la loi force tout être arrivant en astral à s'harmoniser aussitôt, nous traversons rapidement les couches inférieures, les états les plus douloureux sans nous y arrêter, et jusqu'au moment où nous nous trou verons dans la partie du plan invisible dont la matière sera en harmonie avec celle de notre corps astral.

Vous le voyez, l'évolution *post mortem* dépend de nous. Il n'y a pas, de l'autre côté, de punitions, mais la conséquence fatale de nos actions terrestres nous y attend. C'est nous-même qui devons nous placer dans l'état que nous avons mérité. Swedenborg est un des voyants dont les descriptions sont les plus intéressantes sur l'état de l'homme après la mort ; il cite dans un livre spécial : *Le Ciel et l'Enfer*, de nombreux cas qui prouvent la nécessité de cette harmonisation en astral. Les esprits mauvais ne peuvent pas supporter le bonheur des degrés supérieurs. On ne les chasse pas, mais ils recherchent d'eux-mêmes les bas-fonds les plus infects, avec lesquels ils sont en harmonie.

Ce n'est pas seulement pour la traversée plus ou moins rapide du plan astral qu'il est utile d'y arriver bien entouré par nos bonnes actions. Plus élevé sera notre état et plus vite nous sentirons la nécessité de nous débarrasser de notre corps fluidique encore relativement grossier. Nous aspirerons *à la seconde mort*, ou mort au plan astral. Nous abandonnerons alors notre double dans les régions astrales qui lui corres-

pondent, comme nous avons laissé sur la terre notre corps physique. Dans sa nudité, revêtu simplement du corps spirituel, l'esprit comprendra la nécessité d'une autre incarnation pour continuer à payer ses dettes et à se rapprocher du but.

Ici se place un enseignement peu connu de la tradition, que je suis heureux de vous communiquer. Nos deux organismes, astral et physique, sont étroitement unis et dépendent strictement l'un de l'autre. Le premier est, en effet, déjà créé au moment de la conception physique, et c'est sur lui que, molécule à molécule, le corps grossier se construit. Il sert de véritable moule. Les qualités de notre corps physique dépendront énormément, par suite, de la nature des fluides qui constituent le corps astral. On voit donc combien il importe que ce dernier soit pour ainsi dire « *bien constitué* ». Or, si le corps grossier dépend du corps astral, ce dernier à son tour est constitué par le corps spirituel, vêtement ultime et radieux de notre esprit. Eh bien, ce corps glorieux, c'est nous-même qui le formons, dès ici-bas, par nos bonnes actions. Donc, plus nous aurons fait le bien, plus nous nous serons oubliés pour les autres, et mieux notre corps spirituel sera organisé. Comme c'est lui qui crée notre corps astral et que celui-ci crée le corps physique, on voit combien strictement il est vrai que nous préparons nous-même notre future destinée.

Je vous disais qu'il arrive un moment où l'esprit sent la nécessité d'une nouvelle incarnation. Lorsqu'il est assez évolué, on lui laisse souvent le choix de la famille où il va venir. Il n'en est pas ainsi pour la

masse. Mais presque tous les esprits, le moment terrible arrivé, se sentent irrésistiblement attirés vers la terre ; le voile de l'oubli tombe de plus en plus sur eux, la famille spirituelle s'éloigne tristement. Un gouffre noir s'entr'ouve, un milieu matériel et grossier les entoure ; les voilà de nouveau liés à la femme. La nouvelle naissance se prépare. C'est encore la lutte terrible qui s'impose sur la terre, jusqu'à ce qu'une autre mort vienne les rapprocher du but ou le leur faire atteindre.

Tel est, en peu de mots, le processus général de ce qui se passe après la mort physique pour la majorité des hommes. Insistons encore sur deux points. D'abord, s'il est incontestable que nous ne devons pas craindre la mort, s'il est sûr que neuf fois sur dix nous ne nous apercevons pas du passage à un autre état, l'agonie, le brisement du lien peuvent ne pas être sans douleur. Aussi, quand un être vient de mourir, a-t-il besoin de nous, quelque secours qu'il reçoive de l'autre côté. Que notre cœur lui serve d'abri, que notre amour l'accompagne et l'entoure. Souvenons-nous que nos sanglots, notre désespoir peuvent ajouter au trouble de celui qui traverse l'épreuve de la mort et faire passer devant ses yeux des images sombres et désespérées. Gardons donc notre calme le plus possible et soyons bien persuadés que c'est le meilleur moyen de témoigner notre tendresse au disparu. Surtout ne l'appelons pas, ne l'évoquons pas, nous pourrions lui causer une réelle douleur.

Un autre point dont je voudrais dire un mot est le suivant. On demande souvent si nous nous reconnaîtrons dans l'autre monde. La tradition enseigne

qu'il est nécessaire pour cela de s'être connu *réellement* sur la terre. Dans notre monde physique, l'être réel est trop souvent profondément dissimulé sous une couche de mensonge, de fausses expressions, d'allures empruntées, que Stanislas de Guaïta appelle la fausse personnalité. Tout cela, nous le perdons à un moment donné, car il n'est pas permis, astralement, de penser une chose et d'en exprimer une autre. Nos pensées et tout notre être intérieur sont visibles, et nous ne pouvons les cacher. Cette fausse personnalité persiste bien un certain temps, tant que le corps astral inférieur n'est pas décomposé et transformé, et nous pouvons alors nous reconnaître, mais à condition d'être en harmonie. Dès que cette enveloppe de fausseté a disparu, dès que notre être intérieur est dévoilé, nous ne pourrons reconnaître une personne avec laquelle nous aurons eu de *nombreuses* mais *superficielles* relations. Par contre, lorsque deux êtres se sont animés spirituellement, ont laissé paraître leur vraie nature et manifesté dans leur liaison les plus nobles sentiments, alors ils se reconnaîtront dans la proportion d'éternité qu'ils auront su mettre en leur mutuelle tendresse.

Cas particuliers. — Dans les quelques pages qui précèdent, j'ai essayé de vous indiquer sommairement ce qui se passe pendant l'agonie et après la mort pour la majorité des hommes, avec quelques différences, car le lendemain de la mort n'est *exactement* le même pour aucun être. Je voudrais maintenant examiner quelques cas spéciaux qui achèveront de vous donner une petite idée de la question.

C'est, d'abord, le cas de mort volontaire.

La mort volontaire est un sacrifice conscient qu'un homme fait de sa vie physique, pour une foi, une œuvre ou une personne. Elle trouve son reflet et sa continuation dans la possibilité qui est donnée à un esprit de retarder son évolution posthume en faveur d'une âme restée sur terre, qui, sans ce dévouement conscient, aurait été indéfiniment retardée.

La mort volontaire, le sacrifice de la vie fait à une œuvre est le plus sûr garant de la durée de cette œuvre, car le *sacrifice continuera à la diriger dans l'invisible*. Ceci est la clef d'un fait bien connu. La persécution et la mort violente des membres d'une secte ont toujours fait prospérer cette secte dans la suite. Le sang des martyrs est fécond, car ils continuent de veiller sur la foi pour laquelle ils ont subi le supplice. C'est ce qui explique que toute société dirigée dans l'invisible est beaucoup plus forte que celles dont les chefs sont sur le seul plan physique.

La mort volontaire a été confondue avec le suicide. Il est sûr que, dans certains cas, c'est assez subtil, mais presque toujours il y a une immense différence : le suicidé pense toujours à éviter une douleur, tandis que le sacrifié la cherche, alors qu'il pourrait facilement s'en dispenser. Un exemple de mort volontaire se trouve dans la vie de Jeanne d'Arc. Sa mission finissait au sacre de Charles VII. Elle pouvait alors se retirer. Mais elle céda aux instances du roi et fit consciemment le sacrifice de sa vie pour la France. Elle ne pouvait ignorer son destin, car ses voix l'avaient prévenue (Stanislas de Guaïta).

N'est-elle pas aussi bien éloignée de l'idée de suicide la mort du soldat, non pas tant au moment de l'assaut, mais lorsqu'il reste des heures l'arme au pied sous les boulets, pour permettre un mouvement décisif, et qu'il meurt, on pourrait presque dire, volontairement ?... Aussi, le sort du sacrifié, dans l'invisible, est-il l'opposé de celui du suicidé. Les soldats frappés sur le champ de bataille, les martyrs déchirés par les lions du cirque ou brûlés par les flammes du bûcher, ne s'aperçoivent pas de leur mort. Ils attendent, dans un état de bonheur intense, le moment où ils devaient normalement quitter la terre. Cette heure venue, leur évolution continue d'après la règle générale, mais leur sacrifice a porté ses fruits et une grande partie de leurs dettes a été payée ; ils n'auront plus à en répondre.

Les suicidés. — Le suicide correspond à la désertion du soldat. On nous a donné un poste sur cette terre. Tous tant que nous sommes, nous avons quelque chose à accomplir, et quelles que soient les souffrances que nous attirent notre mission ou nos fautes, nous n'avons pas le droit de nous y refuser. Tout ce qui nous arrive est infiniment juste ; c'est nous qui ne le sommes pas. Aucun être n'est frappé, dans tous les plans, s'il ne l'a mérité, et toute épreuve est le paiement d'une dette. La vie est quelque chose de sacré que nous ne connaissons pas ; gardons-nous d'y toucher, nous qui sommes incapables de comprendre quoi que ce soit à ses lois immuables.

Cependant, que notre cœur reste plein de pitié pour les malheureux qui succombent. Souvenons-nous tou-

jours que, avoir *réellement* pitié d'un malheur, c'est être à même de soulager ceux qui sont frappés. Le suicide est un crime, et, seuls, les magiciens noirs, ceux qui ont emprunté pour le mal les forces occultes, auront une punition plus terrible. Il existe une inflexible loi basée sur l'intelligence de la nature : l'heure de notre mort est fixée d'avance. C'est la seule chose à peu près fatale, je dis à peu près, car la tradition secrète enseigne qu'elle peut être retardée trois fois. Les forces vitales physiques auxquelles nous avons droit sont mesurées, c'est un flambeau dont la durée est calculée. Lorsqu'il s'éteint normalement, tout se passe d'après les lois indiquées plus haut ; mais, lorsque les mains criminelles de l'homme en interrompent avant l'heure la lumière, la nature l'ignore et continue d'envoyer à l'être qui vient de se tuer les mêmes courants de forces vitales qu'avant son acte terrible. Elle continuera de le faire jusqu'au moment où cet homme aurait dû normalement mourir. Il ressentira alors les mêmes besoins qu'il éprouvait durant sa vie physique, sans pouvoir les satisfaire, puisqu'il n'a plus à sa disposition aucun organe matériel. Ce supplice est déjà terrible, mais ce n'est rien encore. Le lien fluidique qui, dans une maladie, se brise peu à peu sans secousse, reste entier lorsque, en pleine activité, en pleine vie, le corps physique est mis, par une blessure, dans l'impossibilité de servir. Une fois le premier trouble passé, le suicidé se retrouve vivant, avec la perception très nette de son cadavre impuissant et solitaire ; il va assister à la lente, à l'effroyable désagrégation de son propre corps. Il lui sem-

blera qu'il se décompose vivant, que ses membres tombent un à un; il se sentira dévoré par les vers.

Une autre loi terrible existe encore pour la punition du suicidé : c'est celle de l'automatisme ; le malheureux va répéter l'acte de son suicide, quelquefois pendant fort longtemps.

L'angoisse de la mort physique, terrible déjà lorsqu'elle ne dure qu'un moment, devient pour lui insupportable, parce qu'elle se répète constamment. Dans toutes les fibres de son être, le suicidé souffre sans pouvoir trouver cet anéantissement qu'il espérait. La souffrance qu'il a voulu éviter l'étreint d'une sorte encore plus poignante, car il n'a plus que le corps fluidique, dont la sensibilité est énorme. S'il s'est tué pour rejoindre dans la mort une femme aimée, il s'en est, en réalité, séparé pour longtemps, peut-être pour jamais. S'il a voulu échapper à une angoisse morale, cette angoisse se présente à lui plus effrayante encore, car il est dans le plan où tout prend forme, où tout est bien plus vivant que sur terre. Voilà, dans toute son horreur, et combien affaibli par sa traduction en langage humain, le tableau qui se présente au regard du voyant auquel cette étude du suicidé a été permise. Et c'est tellement horrible, que les vrais maîtres, ceux qui peuvent faire voir, ne donnent cette permission qu'à bon escient.

Mais le suicidé, pas plus qu'aucun être, si coupable soit-il, ne devrait se livrer au désespoir.

La loi s'adoucit souvent, soit devant les prières d'un croyant, soit parce que la miséricorde vient dans tous les plans contrebalancer la rigueur.

Lorsque le moment est venu de sa mort naturelle, le suicidé perd conscience du plan astral inférieur où il vient de subir son supplice, et il est presque aussitôt rejeté sur la terre pour animer un corps d'infirme ou d'idiot. Le voici de nouveau dans ce monde malheureux qu'il avait quitté avant l'heure ; s'il peut résister à la tendance fatale qui le pousse vers un nouveau suicide, s'il supporte noblement la douloureuse et nécessaire expiation, il peut commencer à remonter la pente dans les incarnations qui vont suivre.

Cette description ne s'applique naturellement qu'aux suicidés pleinement conscients de leur acte ; il y a beaucoup de suicides commis dans un état de conscience plus ou moins grand ; quelques êtres se suicident aussi parce qu'ils se sont rendus autrefois coupables d'un crime ; ils sont alors jugés à part.

La mort accidentelle. — La mort peut survenir par accident avant le terme normal de la vie, mais l'accident peut aussi coïncider avec l'heure prévue du décès. Dans ce dernier cas, ce sont encore certains êtres invisibles qui entrent en action : en effet, s'il existe des esprits chargés de nous recevoir à notre arrivée dans le monde invisible, si on nous a donné des anges dont la mission est de veiller sur nous pendant notre vie, la science antique nous enseigne, et les voyants de tous les pays le confirment, qu'il y a aussi des esprits inférieurs dont le rôle consiste à nous faire passer de vie à trépas ; ces êtres sont souvent vus par les mourants, mais la description qu'ils en donnent est mise sur le compte du délire. La science médicale s'accorde sur ce point avec la science

sacrée ; elle établit, en effet, qu'en définitive, quelle que soit la cause de la mort, nous mourons toujours asphyxiés ; or, la science secrète et les voyants ont de tout temps enseigné que ces êtres dont je parle venaient s'accroupir sur la poitrine des mourants et les étouffaient. Donc, dans le cas où la mort par accident arrive au moment fixé, voici ce qui se passe : les êtres que je viens de décrire provoquent une distraction qui amène une chute ou une blessure mortelles. L'évolution *post mortem* ne diffère pas beaucoup de la règle générale.

Mais, le plus souvent, la mort accidentelle est la punition d'une faute grave, et elle entraîne avec elle plusieurs désagréments. D'abord, le lien n'étant pas brisé, l'agonie qui n'a pas eu lieu physiquement se passera dans le plan astral et sera fort douloureuse. Comme le suicidé, l'homme mort par accident dans un mauvais état spirituel n'aura pas, le plus souvent, conscience d'avoir perdu ses organes physiques. La loi de l'automatisme s'exercera aussi pour lui ; il reverra continuellement la scène de l'accident et ressentira l'angoisse qui l'a étreint à cet instant. De plus, à cause de sa situation spéciale, étant très près de l'état physique, il sera attiré avec force vers la terre et risquera de perdre son temps à vouloir continuer son activité physique, alors qu'il n'a plus les organes de ce plan. Cependant, si l'être tué par accident est pur, s'il s'est oublié pour les autres, il dormira d'un sommeil agréable, plein de rêves heureux, et ce sommeil l'empêchera d'être conscient de la décomposition de son corps physique et des bas-fonds de l'astral inférieur où il se trouve.

Si la mort est causée par un meurtre, l'être sera dans un état analogue s'il est bon, et, en tout cas, une grande partie de ses actes mauvais sera liée à l'astral de l'assassin et il en sera débarrassé. Si un homme meurt en essayant de porter secours à une personne en danger, ce sacrifice lui servira aussi et l'aidera considérablement dans son évolution postérieure. Il n'aura rien à redouter de la mort accidentelle.

Le sorcier et le magicien noir. — Voici maintenant le coupable le plus grand, le criminel le plus effroyable qui puisse se présenter à notre étude. Les souffrances, les punitions que risquent le suicidé ou l'assassin ne sont rien en comparaison de ce qui menace presque sûrement le magicien inversif, car pour lui c'est sa vie éternelle qu'il joue follement, c'est la mort spirituelle qui peut le frapper s'il ne s'amende à temps. Dans ce cas, comme dans les autres, les responsabilités varient énormément. Il est bien évident que le sorcier de campagne qui, pour de l'argent ou par vanité, pratique les secrets que lui ont légués ses parents et fait le mal à l'aide des élémentals, agit presque inconsciemment et n'est guère plus coupable que s'il donnait une substance toxique aux bestiaux qu'il sait rendre malades à distance par ses procédés occultes. Mais l'être qui, dans la pleine conscience de sa force, avec l'assurance que lui donne une science séculaire, contraint, par sa puissante et perverse volonté, les élémentals à commettre le mal, a fortement compromis son héritage de lumière. L'impunité que l'ignorance des lois occultes lui assure sur terre, ne se continuera pas de l'autre côté. Les terribles entités

avec lesquelles il a fait alliance le guettent et il ne leur peut échapper. Son destin atroce est inévitable, bien que souvent il essaie de le retarder, en s'attachant à une personne vivante dont il pompe la vitalité. Mais, tôt ou tard, le gouffre s'entr'ouvre pour l'engloutir. Et ce gouffre, c'est souvent la désintégration totale, la perte de la conscience et la nécessité de remonter toute la chaîne de l'évolution.

Parmi les exceptions, il y a encore la mort des enfants en bas-âge. L'incarnation est certainement plus dure que la mort, et c'est pourquoi ses souffrances sont souvent imposées comme ultime épreuve à un esprit qui n'a presque plus rien à apprendre sur terre. C'est aussi une épreuve pour les parents et, par conséquent, une occasion qui leur est donnée d'expier leurs fautes et de faire un pas en avant.

Très souvent, du reste, l'incarnation manque pour une cause quelconque, et alors, quelque temps après, un nouveau corps est créé pour le même esprit. C'est là une des causes de l'étrange et complète ressemblance du premier-né mort avec le second enfant.

Ce fait n'étonne plus lorsqu'on sait que c'est le même esprit qui est revenu. Il y aurait encore bien des particularités intéressantes à vous signaler : par exemple, la mort des assassins, des fous, des sacrilèges ; mais cela m'entraînerait hors des limites que je me suis tracées.

Communication avec les morts. — Je voudrais maintenant, avant de terminer cette causerie, vous dire un mot d'une question très importante, qui nécessiterait à elle seule plusieurs conférences. Je ne

puis donc que l'effleurer. C'est la question de la communication avec les morts. Puisqu'ils vivent comme avant, puisqu'ils ne sont pas disparus pour jamais, pouvons-nous communiquer avec eux ? Est-il possible de savoir s'ils souffrent, s'ils sont heureux et ce que nous pourrions faire pour eux ? A ces questions la science sacrée répond par l'affirmative, avec quelques restrictions. Cela m'amène à vous parler du spiritisme.

Je ne veux pas rechercher toutes les preuves que l'histoire pourrait vous donner que ces communications ont toujours existé entre les vivants et les morts. Les livres sacrés de tous les pays sont pleins de certitude à ce sujet. Nous verrons même que les liens entre nous et les habitants du monde spirituel se sont beaucoup relâchés, et qu'il est bien plus difficile, à l'époque de l'évolution de la terre où nous sommes parvenus, de communiquer avec eux que par le passé.

Le mouvement qu'on a appelé *Spiritisme* a été nécessité par la montée triomphante des théories matérialistes. Il était nécessaire de réagir. Pour cela, il fallait quelque chose de frappant, des phénomènes retentissants semblant combattre les lois physiques connues, de façon à éveiller l'attention et attirer les âmes vers des idées spiritualistes.

Il n'y avait rien de mieux que de donner la preuve de la vie après la mort. Aussi, dans les premières années, voyons-nous les grands médiums affluer. Comme par hasard, ils sont mis en rapport avec les savants qui les étudient, et le mouvement est lancé. Son influence a été énorme et il a arraché beaucoup

d'âmes au matérialisme. Mais, soit que les moyens employés pour lancer le mouvement aient été mauvais, soit que, comme toute chose humaine, le spiritisme ait porté en lui ses germes de mal, il se matérialisa peu à peu et devint même parfois nuisible. Son plus grand tort a été de ne pas se rattacher au passé. Sans rien connaître du monde invisible ni des êtres qu'ils évoquaient, les expérimentateurs ont été souvent trompés.

Aujourd'hui, se basant sur la croyance qu'il y a seulement des hommes dans le monde des esprits, le spiritisme piétine sur place et réédite toujours les mêmes grands phénomènes qui illustrèrent ses débuts. Au lieu de se baser sur la connaissance qu'ils ont du corps astral pour expliquer les phénomènes, ses chefs ont recours à la science moderne et n'étudient pas la science sacrée, dont ils font pourtant partie.

La psychurgie était, en effet, une des sciences enseignées dans les sanctuaires, mais quelle différence entre les enseignements actuels du spiritisme et la grandiose hiérarchie sur laquelle il était basé dans les Temples !

A cette époque, dit Stanislas de Guaïta, le lien qui reliait la terre au monde spirituel était continuellement tendu. Les évocations étaient normales, parce que l'unité existait. De nos jours, c'est non seulement l'oubli total des rites qui assuraient le succès de l'évocation, mais nous sommes plongés dans une complète anarchie spirituelle. La splendeur du culte des ancêtres est morte pour toujours peut-être. Je ne nie certes pas que, dans certains cas d'exceptionnelle pu-

reté d'intention, et avec la permission de Dieu, on ne puisse obtenir une communication sûre, mais c'est rare.

Le meilleur moyen est de tâcher d'avoir des communications dans les rêves. En effet, pendant le sommeil, notre corps psychique s'extériorise, s'éveille au plan invisible où sont les morts. Il nous est donc plus facile, à ce moment, d'être en harmonie avec ceux que nous avons perdus. Encore y a-t-il un danger, c'est d'être conscient seulement du plan où flottent l'image astrale et les formes-pensée du décédé.

La clairvoyance normalement développée nous permet de voir dans notre « imagination » comme dans un miroir les habitants du plan astral, humains ou non humains. J'ai eu moi-même de très nombreuses preuves d'identité en employant la vision intérieure.

Conlusions. — Nous avons étudié ensemble assez longuement, quoique d'une façon très résumée, ce que j'ai appelé les enseignements de la science sacrée sur le phénomène de la mort. Je voudrais faire passer dans le cœur de tous ceux qui me liront l'ardente conviction qui est dans le mien, en ce qui concerne notre immortalité. Malheureusement, je le sais, notre instruction, les idées fausses dans lesquelles nous avons été élevés, sont des barrières énormes qui nous séparent de ces consolantes croyances. Elles ne sont pas infranchissables, mais il faut un grand effort pour les briser et il est nécessaire que cela vienne en son temps. Habitués à avoir dans la science matérielle une confiance illimitée, qu'elle mérite sûre-

ment lorsqu'elle reste dans son plan, nous sommes le plus souvent tentés d'emprunter ses méthodes pour arriver à une conviction sur notre existence après la mort. Ces efforts ne seront certainement pas superflus, mais resteront, je le crains, sans grands résultats, parce que les savants veulent appliquer à un plan subtil et tout à fait différent du plan terrestre les lois de la matière physique. Comment, en effet, arriver à comprendre quelque chose à l'existence des esprits, si on veut leur appliquer nos idées sur le temps et l'espace, ou si nous n'admettons pas plusieurs principes différents dans l'homme?

Et cependant, cette certitude de la continuation de notre existence personnelle après la mort et de notre marche éternelle vers des états de plus en plus heureux est tellement importante, qu'elle change entièrement notre façon de comprendre la vie actuelle.

Du jour où cette certitude devient complète, absolue, dans un être, les honneurs, l'argent, les superficielles satisfactions de l'égoïsme disparaissent entièrement, n'ont plus aucune importance. Alors, sans rejeter la vie, sans s'isoler, le but de l'homme sur la terre est désormais changé, ses efforts portent au delà de la vie. Il comprend que nous sommes sur terre, non pour nous, mais pour les autres, et il attend en souriant l'heure de la mort, qui n'est plus alors pour lui, selon la belle expression de Papus, que « la rentrée à la maison ». Aussi, si les idées que je vous ai soumises ont pu vous intéresser et vous amener dans la voie, je serais largement payé de mes efforts.

G. Phaneg.

LE MATÉRIALISME

Nous avons dit, au commencement de nos *Études*, que ce n'était qu'en prière qu'on pouvait aborder certaines questions concernant la Divinité. Or, le sujet que nous allons tâcher d'aborder aujourd'hui devrait, plus que tout autre, nous faire sentir notre parfaite impuissance. Et nous voudrions par conséquent aujourd'hui, plus que jamais, implorer l'aide de Celui qui pardonne toute chose.

Le matérialisme, considéré comme tel, sans auxiliaires et sans dérivatifs, n'aurait point d'issue possible. Ce n'est que grâce à la puissance de Dieu, qui relie toutes choses entre elles, que le matérialisme n'est point encore un état désespéré. Car c'est dans l'enchaînement perpétuel des événements que se trouvent les circonstances atténuantes.

Le but de cette étude n'est donc point de disséquer le matérialisme et ses partisans, mais de voir quelles parties susceptibles d'évolution probable il comporte, de front avec ses assertions plus ou moins terre à terre et hâtives. Comme tout ce qui a puisé sa vie dans le monde inférieur, le matérialisme consiste

[illegible] en son [illegible], [illegible] et se nourrit des [illegible] prolongés de ses adhérents. Ainsi que l'enfant n'est soumis à sa mère qu'au degré auquel il la comprend, le matérialisme n'est soumis à l'Esprit Divin qu'autant qu'il lui est conforme. Or, le matérialisme lui-même n'est point de nature mauvaise, il change d'aspect totalement selon l'homme qui l'héberge; et l'homme, à son tour, change selon qu'il avance dans sa voie. L'inertie qui le possédait précédemment le laisse; il se sent vivre, mais n'est pas encore conscient d'autre chose que de sa vie terrestre, et par conséquent il devient matérialiste.

Un grand degré d'esprit est donc nécessaire pour le rendre susceptible d'autre chose. Nous pouvons posséder des qualités de l'âme qui proviennent de quelques efforts bien dirigés, ou bien d'un plus ou moins bon naturel, sans que pour cela notre esprit soit déjà à même d'entrevoir ou de pressentir son Créateur. Ceci est généralement le cas jusqu'au moment où nous atteignons le point culminant entre la matière et Dieu, le point qui nous explique la matière qui, à son tour; ne peut plus nier l'esprit. Nos opinions ne sont que le résultat de ce que nous sommes, et ainsi que nous devenons plus clairs ou plus sombres, plus purs ou plus vils, nous amassons ou sommes au contraire forcés de perdre telle capacité ou telle opinion. Mais si l'esprit de lumière a une fois pris possession d'une des plus petites parties de nos êtres ou individualités, soyons sûrs qu'il y reviendra et que, si nous le secondons, c'est-à-dire *si nous n'entravons point* son œuvre, il la complétera en nous.

Nous avons cru trouver le repos dans la matière, mais la matière change selon l'esprit, qui seul est immuable, car c'est de lui que viennent toutes choses. Rien alors ne saurait être soumis à des règles intrinsèques, et, pour avoir raison toujours, il faudrait être un habitant du royaume céleste. Or, il nous est impossible de ne point nous tromper, car nous ne sommes qu'en train de chercher seulement ; lorsque nous en arrivons au point d'être conscient de ce que nous cherchons, il nous est également impossible de ne pas trouver, car ce n'est point Dieu qui est perdu, mais nous-mêmes. Nous avons voulu bâtir une tour afin d'atteindre le ciel, et nos idiomes se sont confondus.

Que faire pour retrouver en nous ce point sensible, qui, rappelant l'esprit, pourrait nous le faire connaître ?

Nous n'avons plus la paix au sein de notre conscience, et nous cherchons au loin ce qui pourrait rétablir cette paix, au lieu de chercher à la fixer en nous-mêmes. La base de toutes choses se retrouve dans le cœur de l'humanité, et la certitude du bien se renouvelle individuellement chaque fois qu'un homme se décide à prier.

Pourtant on pourrait nous demander si nous ne sommes pas un rétrograde en conseillant de retourner vers le cœur de l'homme, car, nous dira-t-on, n'a-t-il point déjà servi et n'a-t-il pas été trouvé insuffisant à répondre à toutes les exigences, tous les désirs que lui présentait sans cesse le genre humain ? Sans doute, et l'on aurait parfaitement raison ; aussi

ne le présentons-nous pas comme *but final* de l'existence, mais seulement comme *base indispensable*, comme chemin le plus direct vers l'Infini.

Rien ne saurait être le *but* de l'humanité et, par conséquent, rien ne saura jamais la satisfaire, sauf *seul* l'esprit divin du Dieu incréé.

Ce n'est que le moyen d'arriver à le contempler que nous tâchons d'éclaircir ici. C'est à cet effet seul que nous recommandons le *cœur humain*, car c'est de lui que découle l'amour qui éclaire toutes choses. L'*amour* nous fait voir et réellement connaître notre but final, *l'esprit*. Or, dans la connaissance *réelle* réside la compréhension de toutes choses. Acceptons ce qu'il nous est accordé de connaissances, éclairons-les par notre tendresse et tâchons de les accroître par la prière, qui seule ne violente rien, mais ramène toutes choses librement, et selon leur plein gré, au ciel, qui est leur patrie bien véritable.

Le langage divin se résume et se traduit toujours pour nous, hommes terrestres, en et par la prière.

La prière est le joint qui relie la chair et l'esprit. Pas la prière stérile ou indifférente, mais celle qui s'effectue autour de nous. Il nous faut trois choses pour ramener notre corps à l'esprit : il nous faut les *actes* pour l'activité de la matière, la *foi* pour l'équilibre de nos âmes, et *l'amour* pour l'entretien du commerce vivant avec l'esprit. Quels actes, quelle foi et quel amour seront à même de réaliser à nos efforts ce paradis perdu ? Ouvrons les évangiles et nous verrons tracée, jour par jour et point par point, la vie nécessaire à notre amour. Le Christ seul connaissait alors,

comme il le connaît maintenant, le sens intime de toute chose ; l'esprit est unique et ne saurait changer : *celui qui a vécu selon l'esprit hier le reconnaîtra aujourd'hui et ne pourra se tromper sur la route qu'il lui est donné de suivre.*

Travaillons et cherchons dans nos *cœurs* avec soin, — là est la seule vérité possible, — ce que nous avons fait et ce que nous n'avons pas fait, ce que nous avons aimé et ce que nous avons méprisé. Le cœur est la racine de la vie ; ce qui est venu de lui a été notre véritable chemin. *Ce que nous avons aimé a été notre vie, et, selon ce qu'elle a été, elle sera jugée.*

La *vie c'est l'amour*, et *l'amour c'est la vie qui conduit à l'esprit.*

Le bien et le mal ne *subsisteront* point, car c'est l'amour seul qui *existe* par lui-même. Il dirige toute chose, répond à tout appel, car il est Celui qui a tout créé.

(*Le Spiritiralisme Moderne.*) ZHORA.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la «Magie numérale» d'Eckarthausen

(*Suite.*)

Il est à remarquer que les nombres composés qui naissent de la multiplication du 3, font toujours 9, s'ils sont dissous dans leur nombre radical ; et ils témoignent le triple ternaire, qui est dans toutes les choses.

4
16 — 7
64 — 10 — 1 — 0
256 — 13 — 4
1024 — 7

Chez 4, le nombre triplement multiplié comme 256 rend le 4.

256
13
4

Le nombre 5 est le principal nombre circulaire et est très remarquable avec 6.

Les nombres 5 et 6, les radicaux des nombres circu-

laires, ne s'élèvent par aucune progression au-dessus d'eux-mêmes, mais chaque progression se termine de nouveau avec 5 et 6.

Le nombre 5 est tel qu'il ne produit, mêlé de 5, rien d'imparfait ou d'étranger, mais toujours soi-même ou 10 ou un nombre parfait.

Les nombres circulaires ont une ressemblance avec le cours du temps.

Le centre est la fin de toutes les figures.

De 6 triangles équilatéraux un cercle naît.

Le centre est le point (énergie), le cercle, la périphérie.

Six triangles équilatéraux occupent tout l'espace.

La périphérie se compose de 6.

La moitié du diamètre de toute la périphérie entoure le *terminum senarium*.

Dans le cercle, le secret de la création de l'univers est contenu.

Les 6 triangles les plus grands et équilatéraux sont le temps et la mesure de l'œuvre de la divinité.

Le nombre de tout le cercle est 7.

1 Unité, centre — 6 périphérie

$$\begin{array}{r} 7 \\ \hline 49 = 13 = 4 \\ 343 = 10 = 1 = 0 \\ 2391 = 15 = 6 \end{array}$$

Secret de l'œuvre des 6 jours — Secret de l'œuvre des 6 jours et du grand sabbat

Inscription

L'essence de tous les êtres est une force luttante et

agit en 7 formes, dans lesquelles l'une produit l'autre.

Le centre, vers lequel toutes les 6 forces convergent comme leur point de repos, est le grand jour du sabbat.

Les qualités du composé sont proportionnées à ces nombres, par exemple : La qualité du nombre 37 est que, si on le multiplie par les nombres des progressions arithmétiques 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24 et 27, tous les produits qui en résultent se composent de chiffres égaux et que la somme de leurs figures est toujours égale au nombre avec lequel on a multiplié 37.

Le nombre 37 est la proportion de la triade au septenaire, comme 3 à 7, d'où naît 10 $\frac{37}{10}$ ou le nombre de la nature. Si donc le nombre 37 est multiplié par les progressions arithmétiques, la triple proportion de la triade à 10 naît, ou — $\frac{10}{9}$. Les autres progressions ne sont que des répétitions, ce qu'on voit si on les réduit dans leurs « numéros radicaux ».

$\frac{12}{3}$ $\frac{15}{6}$ $\frac{18}{9}$ $\frac{21}{3}$ $\frac{24}{6}$ $\frac{27}{9}$, dont le résultat est la répétition des simples nombres dans une triple progression, comme :

111, 222, 333, qui font de nouveau les « numéros simplices radicaux » $\frac{111}{3}$ $\frac{222}{6}$ $\frac{333}{9}$, d'où l'on voit l'ordre prodigieux de la nature.

La qualité du nombre 11 n'est pas moins remarquable. Si l'on multiplie le nombre 11 par le chiffre de la progression arithmétique 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, il donne toujours pour produit 2 nombres égaux.

11	11	11	11	11	11	11	11	11
1	2	3	4	5	6	7	8	9
11	22	33	44	55	66	77	88	99

Ces nombres sont nommés dans le grand carré les liens, ou les nombres de jonction de l'immatériel avec le matériel, ou de l'actif avec le passif.

Mais pour se faire une idée du grand carré des nombres, il est nécessaire d'arranger les nombres radicaux et leurs progressions, que je veux expliquer en son lieu.

Il faut d'abord connaître :

Et la progression du quaternaire de l'âme, qui naît de la triple proportion;

Et la progression du quaternaire du corps, qui naît de la double progression, avant de comprendre le grand carré; les plans en sont arrangés de cette manière.

Dans le quaternaire de l'âme, qui naît de la progression de la triple proportion, on multiplie avec trois.

Dans le quaternaire du corps on multiplie avec deux, où on a à remarquer surtout :

Tout est sujet à la dissolution, tout ce qui a sa composition du dissoluble.

Dans tous les mystères des temps passés, dans tous les hiéroglyphes de l'antiquité le grand secret de la doctrine des nombres est contenu ; on trouve partout la pyramide, le triangle.

Dans toutes les choses on observe trois unités, qui sont liées entre elles, de sorte qu'elles ne dérivent point du tout de la simplicité de l'unité.

Un 1 est dans les choses cette unité, par laquelle chaque chose est un pour elle-même, existe par elle-même et est attachée à elle-même.

2 est le nombre par lequel l'un est réuni à l'autre et par quoi seulement toutes les parties du monde font un.

3 est le plus excellent de tous, le nombre principal, par lequel tout l'univers se réunit à son créateur comme une armée à son chef. Encore

I

La puissance du père qui produit tout, donne leur unité à toutes les choses.

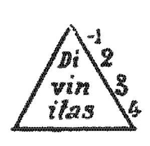
II

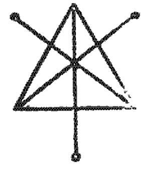
La sagesse du fils, qui arrange tout convenablement, qui relie et réunit tout l'un avec l'autre.

III

L'esprit, qui avec le lien de son amour conduit tout à Dieu, enchaîne le créateur avec le tout par l'amour.

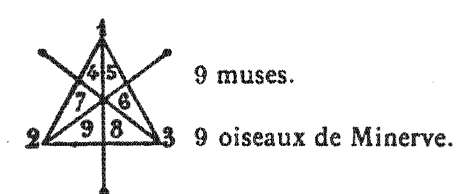
Dans la symbolique et l'hiéroglyphique des Anciens on trouve, par rapport aux nombres, les figures suivantes, qui confirment tout ce que nous avons dit jusque-là.



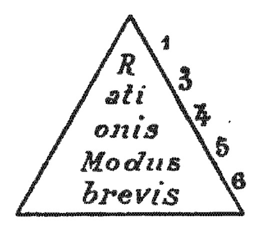


Symbole de Minerve.

Avec l'inscription : *Die tertia orta est Pallas, tertia dies mensis Mivervae sacra.*



Pour plus de détails, voyez les symboles suivants



La pyramide est le grand symbole de la réduction de la multiplicité à l'unité.

Les ouvriers à la construction de la grande pyramide sont nommés ceux dont l'affaire est de conduire les hommes à la considération de la nature divine et des qualités divines, à Dieu et à l'unité.

Par rapport à cette pyramide, le nombre des myriades est remarquable. Une myriade est le nombre de 10.000.

La base de la pyramide a dans la longueur 100 pieds.

Autant dans la largeur : 100 pieds.

Le résultat de ses nombres, s'ils sont multipliés conformément à la nature du carré, est le nombre le plus

parfait, une œuvre faite. Parce que 3 multiplié avec 10 donne $\frac{30}{3 - 0}$. La force de la décade est 4.

Car, si après la composition de l'unité à 4 les points sont concentrés en un, 10 en résulte.

.
. .
. . .
. . . .

10

$10 \times 10 = 100$

$10 \times 100 = 1000$

$10 \times 1000 = 10000$

1
2 3
4

4
10
100
1000
10000

Nombres de progression.

1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	11	12	13	14	15	16	17	18
	2	21	22	23	24	25	26	27
			31	32	33	34	35	36
				41	42	43	44	45
					51	52	53	54
						61	62	63
							71	72
								81

Nombres actifs.

1
1 1
2
12 21
13 22 31
14 23 32 41

Manière d'arranger les nombres de progression

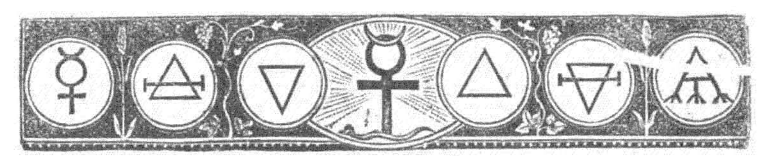
Manière de les calculer :

1
1 1
3

1	1
11	2
02	— 2
12	3
26	6 2
8	8

(*A suivre.*)

ECKARTHAUSEN.



PARTIE LITTÉRAIRE

Constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi.
(Instit., lib. I.)

SONNET POUR JULIA

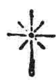
Enfant blonde aux grands yeux étonnés et limpides,
Lac tranquille où se mire un Infini ; si bleus
Qu'ils semblent être faits de deux perles des cieux !
Transparente à ravir les charmeuses Limnides,

Leur eau calme recèle en ses replis fluides
La fraîcheur des lotus qui s'ouvrent gracieux,
Tendant vers Hélios leur col harmonieux,
Sous l'ombre des longs cils aux battements rapides ;

Et symbole profond et quasi merveilleux,
Ils révèlent le cœur chaste qui vit en eux :
Ainsi l'âme des fleurs se lit sur leurs corolles;

Et de leur regard clair et de leur pureté
S'exhale doucement, comme des nivéoles,
Un parfum de candeur et de virginité.

Avril 1905. PHILIPPE GARNIER.



INVOCATION DRUIDIQUE

Le Grand Barde

. . . .
Sœur ! A genoux devant le prince des ténèbres.
A genoux !

Koridwen, la prophétesse

Teutatès ! ô Dieu des cavins funèbres,
Sombre Divinité de l'éternelle nuit,
Teutatès, père et dieu, toi qui nous as conduit
A travers les dangers jusques en ton enceinte,
Accepte de ma main la libation sainte
Que je verse, à tes pieds, sur tes divins genoux.
Réjouis-toi, Dieu Grand, ô formidable époux
De Koridwen, c'est la liqueur de ton épouse,
La blanche déité, qu'elle garde jalouse
Dans le vase serti des perles de la mer !
Réjouis-toi, Groyon-Teutat ! Dans son flot clair,
Suivant le rite saint de nos sombres mystères,
Prêtresse initiée aux divins magistères.
Sans voile sur le front j'ai jeté l'herbe d'or,
Le samolus vivace et des trèfles encor,
Et, pieds nus, j'ai cueilli la jaune primevère,
La jusquiame en fleurs et la verveine amère ;

(A LA LUNE QUI MONTE AU CIEL)

Puis, lorsque dans la nuit ton astre pâlissant,
Belisana la blonde, érigea son croissant
Sous tes blêmes rayons, diaphanes caresses,
Au bord des flots fougueux, au chant de tes prêtresses,
Dans le vase d'airain, trois fois j'ai fait bouillir
Ton philtre qui dévoile à tes fils l'avenir !

Reçois donc, Teutatès Ordonnateur du monde,
Funèbre déité, la liqueur qui féconde
Et tire du chaos, de l'éternelle nuit,
La Science immortelle et divine qui luit
Avec les croissants d'or de Koridwen, égides
Lumineuses, au front auguste des druides !

LÉON COMBES.

VERCINGÉTORIX. Acte II. Scène I.
Le Sanctuaire du chêne.
Drynemcheid d'Arvernie.

LES PIERRES PRÉCIEUSES DE L'ANNÉE

LE BÉRYL

Gemme des océans dont la glauque beauté,
Dans les yeux de la femme éveille un charme étrange,
Qui fait parfois douter de sa sincérité,
Et si Dieu la créa d'un démon ou d'un ange,

Tu rayonnais jadis d'un éclat enchanté
Sous les cils de Gallas, que la Grèce louange,
Et les Césars romains drapaient leur dignité
Du paludamentum dont tu bordais la frange.

Oublieux, aujourd'hui, de ta splendeur d'un jour,
Tu restes dédaigné dans le flanc des géodes ;
Eve t'a préféré tes sœurs, les émeraudes,

Mais plus qu'elles, Béryl, protecteur de l'amour,
Je t'aime, car tu fus des amants le complice
Et sus mettre toujours un terme à leur supplice.

(*Orbes et Gemmes.*) LÉON COMBES.

La Seconde Ame.

Alfred, avec la sensibilité de son cœur d'artiste, avec son instinct subtil de poète, souffrait de n'avoir pu être compris comme il le désirait. Honoré et choyé dans son monde, où on l'appréciait à sa juste valeur, c'est-à-dire comme un véritable artiste de talent, il n'était pas heureux, parce qu'il n'avait pu saisir encore l'indéfinissable pyschologie d'un cœur féminin. Son âme, trop éprise, se spiritualisait, et il aimait beaucoup plus abstraitement que physiquement. Tout d'abord, les beaux yeux de sa jolie maîtresse et son sourire mystérieux devaient retenir son cœur par d'enivrantes et voluptueuses promesses.

Il l'adorait avec toute l'ardeur nouvelle d'une soudaine passion ; puis, comme tous les sentiments violents, cet amour se modifia insensiblement, et il en vint à l'aimer fort sagement, avec une légère nuance d'amertume.

Il s'irritait de la voir si légère et coquette, si loin de sa pensée, de son génie, de sa confuse aspiration à l'idéal ; il aurait voulu voir ce sourire charmeur ne sourire qu'à sa poésie, ces beaux yeux ne briller que pour ses conceptions, ces soupirs que pour soupirer à une chose que lui-même ne pouvait nettement définir, mais qu'il ressentait étrangement.

La charmante enfant ne pouvait comprendre la révolte de ce cœur bizarre. Légère et vive, rieuse et moqueuse, elle s'occupait beaucoup plus de frivolités et de babillages que de longues rêveries à deux; mais encore, elle ne saisissait point l'idéal qui s'interposait entre elle et lui. Elle ne savait pas l'endormir par sa constante passion et son unique souci de lui, et il pleurait sourdement, désespéré de cette versatilité qui l'éloignait à tout jamais de son aimée.

Et peu à peu, le lien qui les unissait étroitement se desserra; lui, l'aimait toujours, ravi de ses gentillesses féminines, de ses grâces capricieuses, navré de sa cruelle et involontaire légèreté... Elle voyait avec étonnement ce grand enfant fantasque murmurer de douces choses avec un sourire amer, et l'oiseau jaseur doucement s'envola...

Elle ne comprit jamais pourquoi son ami ne l'aimait plus, et lui ne voulut jamais croire qu'on peut aimer une femme avec le cœur sans posséder sa pensée.

Ces natures-là, qui veulent avoir le corps et l'esprit, seront toujours malheureuses, car elles ignorent la cruelle énigme, l'Éternel féminin, cette chose qui se cache au fond des prunelles charmantes de la femme et qu'elle ne veut pas laisser voir, cette seconde âme, enfin, insaisissable comme une chimère, décevante et fugitive, irréelle...

A. Porte du Trait des Ages.



ESSOR

Je veux, sans effroi, impavide, non drapé dans l'Orgueil et la Présomption, mais l'âme très douce et sereine, je veux accomplir mon destin...

.˙.

La Vie est un combat...

Sans aucune cuirasse, mais de tendre pitié enveloppant mon cœur, sans arme que le geste, gémissant quelquefois, mais ne blessant jamais, je combattrai...

La Vie est un labeur...

Bon ouvrier, je veux avoir Force et Courage ; je les irai puiser aux sources merveilleuses d'où nul n'est revenu lâche, faible, impuissant : et j'œuvrerai...

La Vie est un mystère...

Je sais que le percer c'est quitter la vallée de larmes : sans curiosité, sans hâte, j'irai vers le grand Sphinx immobile et fatal et l'interrogerai...

Puissé-je avoir les yeux qui voient et s'éblouissent !... l'oreille qui perçoit l'angélique harmonie de l'Hymne de la Vérité !...

Puissé-je respirer les encens qui donnent l'extase !... avoir la pureté de cœur qui rend simple et lucide !...

*
* *

La route est rocailleuse et souillée ; je veux que mes pieds nus piétinant dans la boue restent nets du moindre limon ;

Et que, se déchirant aux arêtes des pierres, leurs plaies ne s'enveniment...

Je veux changer en fleurs belles et odoriférantes le Mensonge, la Haine, l'Injure et l'Envie, que les méchants auront devant mes pas posés ;

Que leurs suaves parfums aillent à ceux qui souffrent, comme un fluide qui apaise et qui tonifie...

Je voudrais... et c'est là beaucoup plus qu'un désir — c'est le couronnement radieux de mon Temple — ayant trouvé le chemin droit et lumineux, je voudrais être le semeur qui, dans le sillon creux que tracent les misères, répand le pur froment d'Amour...

GEORGES ALLIÉ.



UN SECRET PAR MOIS

Pour dorer les métaux sans grands frais, prenez et mélangez dans un mortier deux parties de sel ammoniac et deux parties de couperose blanche, trois parties de sel minéral et trois de vert-de-gris. Réduisez en poudre fine ; recouvrez entièrement, et avec soin, l'objet à dorer avec cette poudre, mettez au feu pendant une heure. Retirez et aussitôt plongez-le dans de l'urine fraîche. Lavez et nettoyez.

Nota. — Ne pas prendre du chlorhydrate d'ammoniac au lieu d'urine ; cela ne donnerait pas les mêmes résultats. (D'après Cardan.)

G. Phaneg.

CHEZ LA VOYANTE

Mme Camille Clavel-Gratien devineresse. — Voyage dans l'avenir. Nicolas II et son peuple. — Les menées de l'Allemagne. Les destinées de la France.

Le temple de Delphes n'est plus qu'un souvenir, et la prophétesse qui l'anima n'est même plus de la poussière. Pourtant il existe encore, en plein XX[e] siècle des pythies ; je viens de faire connaissance avec l'une d'entre elles, et non des moindres, Mme Camille Clavel-Gratien. Elle n'habite pas un temple, mais rue de Clichy, au n° 82, et au cinquième. La maison est honorable. Au quatrième,

il y a une sage-femme, accoucheuse des corps ; au cinquième, une devineresse, accoucheuse des âmes...

Gardez-vous de confondre Mme Camille Clavel-Gratien avec la troupe mercantile des chiromanciennes, tireuses de cartes et diseuses de bonne aventure ; gardez-vous, pareillement, de croire que Mme Clavel-Gratien danse au sabbat, à califourchon sur le traditionnel balai des sorcières. Non, Mme Clavel-Gratien est voyante ; son âme, dit-elle, a le pouvoir de s'extériorer, de parcourir le monde des âmes, de démêler les desseins les plus obscurs des consciences et de déduire de ces expérimentations métaphysiques l'histoire de l'avenir.

Vous souriez, car vous êtes sceptiques. Mais vous ne sourirez plus du tout quand je vous aurai dit que saint Michel parle par la bouche de notre pythie...

Le sanctuaire.

De même que les infidèles laissent leurs sandales profanatrices à la porte des mosquées, je me suis, en franchissant le seuil de l'appartement de Mme Clavel-Gratien, dépouillé de mon incrédulité. J'ai tout de suite eu confiance. Des gravures religieuses au mur offraient en spectacle à mes yeux le sourire figé des angelots, le regard ineffable des christs, les fronts lilials des vierges. La pièce était obscure. J'attendais, inquiet. J'attendais l'apparition de quelque dame barbue aux gestes épiscopaux. La porte s'ouvrit et furtivement une ombre entra, s'inclinant avec humilité. Je fus charmé. Je vis une jeune fille... précisons : une jeune fille brune, aux joues incarnadines, au front lilial aussi, comme celui des vierges, au regard inexprimable tant il y entrait de douceur lointaine et effacée, de mystérieuse préoccupation et de pureté modeste. Sa voix était légère, et elle avait les façons gauches et fuyantes d'une nonne laïque. La confiance que j'avais déjà en Mme Clavel-Gratien s'accrut dès ses premières paroles.

« ... M. G. de Vorney a, je l'ai deviné, une âme grande, noble et tolérante. Je lui ai écrit parce que je savais qu'il ne me dédaignerait pas. C'est un homme loyal, c'est un juste... »

J'avais envie de dire à Mme Clavel-Gratien qu'il n'était

point besoin d'être devin pour découvrir la vérité de ce qui précède. Mais j'étais venu avec un questionnaire et ce point ne figurait point au programme. Avec une légitime curiosité, je demandai à Mme Clavel-Gratien si la fin de la guerre qui désole l'Extrême-Orient était prochaine et quelle serait cette fin. Mme Clavel-Gratien devint grave, elle se détourna de moi d'une façon qui voulait dire : « Bonsoir... Je pars... je m'envole, je suis ailleurs. » Puis, après une minute de recueillement, elle me dit :

« La place de l'empereur Nicolas était à la tête de l'armée. Ce sont ces hésitations qui ont créé le désastre... La guerre n'est pas encore finie. Je vois des masses considérables de troupes russes arriver en Mandchourie et des combats navals formidables... Je vois encore du sang... Je vois des vaisseaux engloutis... Le Japon en sera effrayé, et beaucoup de ses habitants, désespérés, se donneront la mort. Pourtant la Russie ne remportera qu'un semblant de victoire, et en fin de compte elle ne pourra obtenir qu'une partie de ce qu'elle avait rêvé de conquérir. A l'intérieur de l'Empire la révolution gronde. Le sang coule à flots... Je l'avais prédit. Un changement de régime est inévitable. Un gouvernement constitutionnel succédera à l'auto-théocratie. Mais que la Russie se méfie de l'Angleterre et des Etats-Unis ! Entre ces deux nations il est des échanges mystérieux d'idées... La Russie est entourée de traîtres... Le tzar est menacé dans son existence. Pourtant il ne périra pas assassiné. »

L'Allemagne et la France.

J'entraîne l'esprit de Mme Clavel-Gratien loin de ces horrifiques spectacles et j'attire son attention sur les menées de l'Allemagne.

« Si la guerre russo-japonaise dure longtemps encore, une intervention de l'Allemagne est à craindre. Un conflit général s'ensuivra en Europe. Pour l'instant l'Allemagne est tenue en respect par la France et l'Angleterre... L'orage ne viendra pas du Maroc... Mais la France va à sa perte ; avant dix ans, un changement de régime se produira et le pays sera désolé par une terrible révolution... »

C'est peu encourageant... Mais Mme Clavel-Gratien me fait entendre quelques paroles optimistes.

« Après les désordres que causeront les mesures d'oppression, après les embarras créés à l'Etat par la séparation, l'heure viendra pour la France du relèvement. On rétablira le Concordat ; l'entente nationale se fera. Un gouvernement nouveau succédera à la République, et ce ne sera ni la royauté, ni l'empire. Les socialistes et les royalistes seront unis... »

La paix universelle.

C'est un beau rêve. Mme Clavel-Gratien est sur le chemin de l'espérance. Elle ne s'arrête pas :

« Plus tard, enfin les frontières seront abolies, les nations désarmeront, et la paix patriarcale refleurira. Ce sera le retour de l'âge d'or... »

A la bonne heure! Mme Clavel-Gratien ne me cache pas, d'ailleurs, que tout ce qui précède s'accomplira grâce à Dieu. Je lui demande donc quel est son Dieu. « Mais il n'y en a qu'un, conclut-elle. Le Dieu des juifs, des catholiques, des protestants, des Indous est le même. C'est le mien. Je rêve d'une religion fraternelle et d'une réconciliation de tous les cultes. »

Hélas ! l'abolition de la concurrence ne serait-elle pas la ruine du commerce ? ARMERET.

UNE CONFÉRENCE

La conférence faite mardi soir à Tours par le commandant Darget sur les rayons N avait attiré, salle de l'hôtel des sociétés, un public nombreux, qui connaissait plus ou moins, par ouï dire, les remarquables expériences servant de thèse au conférencier.

Le commandant Darget, avec une aisance aimable et beaucoup de précision, en évitant d'entrer dans des considérations scientifiques qui eussent risqué d'ennuyer quelques auditeurs, a fort bien développé un programme de tous points intéressant, et nous a successivement parlé

des effluves humains, de la photographie desdits effluves, ainsi que de celle de la pensée, des maladies, des sentiments, des couleurs, et du fluide émis par les animaux, les végétaux, les minéraux.

S'appuyant sur les plus hauts témoignages et sur des travaux dont la méthode et la suite sont une garantie indiscutable, le commandant Darget nous a présenté, dans une série de projections variées, les résultats obtenus par lui, soit en impressionnant une plaque photographique par la seule approche des doigts dans l'obscurité, soit en plaçant ladite plaque sur le cœur, le front d'un sujet, malade ou non, soit enfin en y recueillant les émanations curieuses de plusieurs plantes, fougère coupée, cep de vigne, etc.

L'auditoire a été particulièrement frappé du coloris délicat et inattendu de plusieurs plaques, où les effluves ont imprimé non seulement leur forme très sensible, mais encore, il semble, leur degré de force et leur nuance personnelle. Ainsi, les tempéraments sanguins impressionnent toujours la plaque en rouge, tandis qu'un sujet anémique ne donnera que d'indécises taches blanchâtres.

Ce phénomène, entre tant d'autres révélés et expliqués par le commandant Darget, semble ouvrir à la science médicale un neuf et intéressant champ d'études. Comme le conférencier le disait en terminant, ces travaux, qui n'ont aujourd'hui pour auxiliaire que d'insuffisantes plaques photographiques, prendront sans doute, avec les découvertes et les perfectionnements qu'ils susciteront, une importante place dans la science de l'avenir. Y. N.

(*Dépêche du Centre et de l'Ouest*, 29 avril 1905, Tours.)

ÉCHOS

Notre collaborateur M. Léon Combes a fait, le mois dernier, au siège du Félibrige Latin, une conférence sur « *La linguistique et la philosophie transcendante dans les ouvrages de Fabre d'Olivet* ». Cette conférence, qui avait attiré nombre d'érudits, de philologues et d'occultistes, a obtenu un grand succès.

M. Léon Combes, qui est un occultiste-kabbaliste de talent, rédacteur littéraire à la Revue parisienne des Hautes-Études, *l'Initiation*, dont le directeur est l'occultiste médecin bien connu Papus, termine en ce moment le premier volume d'une trilogie : *Vers les Mystères*. Nous reviendrons plus tard sur ces trois romans, qui renfermeront, dans un cadre de fine psychologie, une étude fort curieuse sur l'Homme avant, pendant et après la mort, sur l'Univers visible et invisible et sur le Démiurge.

CALENDRIER PERPÉTUEL

Par Ch. BUSSY.

Il existe un certain nombre de méthodes pour rechercher à quel jour de la semaine correspond telle ou telle date. En général, ces méthodes offrent quelque complication. Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs un procédé relativement beaucoup plus simple, que nous adresse M. Ch. Bussy.

La pratique en est des plus aisées. Vous voyez quatre tableaux contenant le siècle, l'année du siècle, le mois et la date du mois. En regard de chaque siècle, de chaque année, de chaque mois et de chaque date du mois, se trouve un chiffre. Pour avoir le jour de la semaine correspondant à une date quelconque, il suffit d'additionner les quatre chiffres placés en regard du siècle auquel appartient cette date, de l'année occupée par cette date dans le siècle, du mois et enfin du quantième. Si l'on cherche, par exemple, quel jour tombait le 14 juillet 1789, on remarque, en face du quantième 14, le chiffre 3, — en face de juillet, le chiffre 6, — en face de l'année 89, le chiffre 5, — en face du 18e siècle, le chiffre 5. Le total de ces quatre chiffres donne 19.

Dans un dernier tableau, on voit, en regard de chaque jour de la semaine, un certain nombre de chiffres. Le chiffre 19, que nous avons trouvé, est placé en regard du mardi. Donc, le 14 juillet 1789 tombait un mardi.

On voit que, pour un exemple quelconque, il suffit de faire une courte addition de quatre chiffres à trouver.

Siècles.

1er	5
2e	6
3e	0
4e	1
5e	2
6e	3
7e	4
8e	5
9e	6
10e	0
11e	1
12e	2
13e	3
14e	4
15e	5
16e	
jusqu'au 4 octobre 1582	
depuis le 15 octobre 1582	2
17e	3
18e	5
19e	0
20e	2

Années.

01	29	57	85	3
02	30	58	86	2
03	31	59	87	1
04	32	60	88	6
05	33	61	89	5
06	34	62	90	4
07	35	63	91	3
08	36	64	92	1
09	37	65	93	0
10	38	66	94	6
11	39	67	95	5
12	40	68	96	3
13	41	69	97	2
14	42	70	98	1
15	43	71	99	0
16	44	72	100	5
17	45	73		4
18	46	74		3
19	47	75		2
20	48	76		0
21	49	77		6
22	50	78		5
23	51	79		4
24	52	80		2
25	53	81		1
26	54	82		0
27	55	83		6
28	56	84		4
Exception : 1700 1800 1900 au lieu de 5. ..				6

Mois.

Janvier.	5
Années soulignées	6
Février.	2
Années soulignées	3
Mars.	2
Avril.	6
Mai.	4
Juin.	1
Juillet.	6
Août.	1
Septembre.	0
Octobre.	5
Novembre.	2
Décembre.	0

Jours.

1	2	17	0
2	1	18	6
3	0	19	5
4	6	20	4
5	5	21	3
6	4	22	2
7	3	23	1
8	2	24	0
9	1	25	6
10	0	26	5
11	6	27	4
12	5	28	3
13	4	29	2
14	3	30	1
15	2	31	0
16	1		

0	7	14	21	Dimanche.
1	8	15	22	Samedi.
2	9	16	23	Vendredi.
3	10	17	24	Jeudi.
4	11	18		Mercredi.
5	12	19		Mardi.
6	13	20		Lundi.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Un des plus grands mystiques, professeur docteur Gabriel v. Max, nous présente ici la *Clairvoyante de Prévorst*, la plus célèbre des somnambules de tous les temps, et cela dans somnambulisme, c'est-à-dire dans le sommeil magnétique, qui n'est autre chose que l'extase des prophètes de l'ancien testament et *la preuve incontestable de l'existence de l'âme*, de sa séparabilité et de son indépendance du corps physique, et par là aussi de son *immortalité...* Elle a été, tant au point de vue physiologique que psychologique, un phénomène unique, un être qui au moment de mourir se trouvait retenu à son corps brisé par la force magnétique, et cela pendant de longues années. Dans cet état d'extase, son âme énonça des manifestations d'un monde plus élevé *et développa des facultés transcendentales* : la clairvoyance, la télépathie, la télénergie, les pouvoirs thérapeutiques et la prophétie, comme le dépeint dans un livre célèbre son médecin Justinus Kerner, qui l'assista plus de 3.000 fois dans sa maladie. Planche magnifique et d'un symbolisme très profond : prix 30 francs.

***

Au Pays des Esprits.

Ouvrage véritablement scientifique, écrit sous une forme littéraire aussi instructive qu'attrayante, destiné à faire apprécier les grandes vérités du magnétisme et celles, moins comprises encore, de l'occultisme. Jusqu'à nos jours, il fallait étudier de nombreux volumes pour se faire une idée plus ou moins exacte de ces sciences si passionnantes sous tous les rapports. Tel est l'écueil évité actuellement avec l'apparition de ce livre si intelligemment écrit et qui, loin de fatiguer le lecteur, l'enthousiasme assez pour qu'il puisse en poursuivre la lecture sans fatigue et sans ennui; il y a dans ces pages l'attrait du roman et le sérieux de la leçon, mais distribués de façon à conquérir le lecteur.

Cette étude de l'occultisme, dégagée de tout le fatras qui lui est attribué bien à tort, est certainement entreprise avec

une loyauté absolue, et la conviction profonde de son utilité pour tous ceux qui s'intéressent à cette science et veulent contribuer à la répandre et à en faire ressortir l'incontestable utilité.

Mais parcourons la préface de Papus, qui va donner au lecteur un avant-goût des saines émotions procurées par le récit même ; celle-ci, savamment combinée, permet de se rendre compte *de visu* de l'ensemble.

Le professeur Tou Marx est l'Initiateur convaincu de notre héros, dans la vie duquel l'amour joue un grand rôle.

« Il le sauve, d'abord, du désespoir ; plus tard, c'est l'amour qui lui fait encore abandonner volontairement la vie de l'Invisible pour les visions passagères du visible. C'est ainsi que le héros sort progressivement de ce plan où la vanité de l'homme prétend créer la sagesse de Dieu : la théosophie. Il n'existe qu'une seule vue théosophique, c'est celle du Christ, Dieu venu en chair, et c'est elle que nous ont décrite Jacob Bœhm, Claude de Saint-Martin et tous les véritables fondateurs de la révélation de la sagesse divine dans la prière et l'humilité. »

Ce sont les étapes de cette voie que les lecteurs trouvent exposées dans les chapitres de cet ouvrage. On y comprend les merveilles de l'influence magnétique, de la lucidité somnambulique, et les expériences viennent corroborer les faits cités.

Notre héros visite l'Allemagne, l'Angleterre, accompagné de son professeur, et assiste aux séances des sociétés secrètes, qu'il décrit et qui ont toutes plus ou moins rapport à la Magie telle que la comprenaient les mystiques du moyen âge, les sages de l'antiquité classique et les thaumaturges d'Orient. Pendant le cours de ses voyages, il a l'occasion de rencontrer une reine de la tribu Zingara, occasion fortuite d'étudier les manières, les coutumes, le langage de ces peuplades errantes, en vue de se faire admettre dans leurs respectables rangs. Il vit quelque temps dans ce milieu bizarre, dont il étudie les secrets ; leurs astrologues l'étonnent par leurs connaissances, leurs méthodes de calcul chaldaïques.

La mort de son professeur et éducateur, de son initiateur dévoué, est un passage particulièrement émouvant, mais d'une haute portée mystique et philosophique en

même temps. Il tombe, tout d'abord, dans une apathie effrayante, dont il ne se réveille qu'après de longs jours de délire. C'est alors qu'il part pour l'Orient, occupé uniquement des exigences d'une vie publique des plus actives. Cependant, au bout d'un certain temps, il abandonne sa résidence de Bénarès et se décide à élire domicile avec un groupe d'affiliés dans les cryptes souterraines d'une vaste rangée d'anciennes ruines, encore toutes imprégnées jusque dans leur moindre pierre par l'esprit d'une antique et grandiose foi, dont les manifestations ardentes avaient jadis rempli ces lieux sanctifiés par le Sauveur. Il se plie aux règles de l'ascétisme le plus rigoureux, et tout le temps qu'il passe parmi les Bouddhistes et les Brahmines est consacré aux dures pratiques et épreuves de sa probation.

Que de détails curieux, que de remarques sages, que d'observations précieuses à recueillir dans cette partie du livre !

« Tant que nous ne serons pas éclairés sur les usages et les abus de la faculté psychologique, nous continuerons à être victimes, que nous le sachions ou non, des forces aveugles que nous manions. Les asiles d'aliénés se rempliront d'obsédés ; les prisons, de pauvres gens trop faibles pour résister à la contagion de la criminalité, et nos maisons, d'hommes et de femmes pervers, dont les passions mauvaises sont pourries par l'atmosphère même qu'ils respirent. »

Notre héros est distrait de nouveau par son mariage, tôt brisé par de pernicieuses influences ; il quitte finalement l'Inde et part pour commencer de nouvelles recherches dans les royaumes de l'existence spirituelle.

Tel quel, ce livre est des plus intéressants ; l'*Initiation* lui a consacré et lui consacre encore de nombreuses pages, et cette édition est une preuve du succès obtenu parmi ses abonnés et lecteurs, désireux de le voir propager parmi les Bibliophiles. C'est dans ce but que Ficker a eu l'heureuse idée de lancer cette nouvelle édition, au prix de 5 francs, 5, rue de Savoie, Paris.

TREBLEDA.

∴

Vient de paraître, à la LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES

Occultes (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel), **la Science des mages**, par Papus.

La *Science des Mages* est un petit résumé très clair des enseignements *théoriques et pratiques* de l'Occultisme. La constitution de l'Homme et l'analyse des éléments qui entrent dans cette vivante synthèse, la constitution de l'Univers et le plan astral, le maniement des forces astrales sont résumés et mis au jour avec clarté.

Plus de trois mille exemplaires de cet ouvrage ont été vendus en quelques années. La présente édition a été revue et notablement augmentée.

In-16 couronne de 120 pages avec figures. Prix : 1 fr. 50.

*
* *

Extrait du **Comte de Gabalis ou entretien sur les sciences secrètes**, par l'abbé de Villars. — Nouvelle édition. Tome II. Londres, éditeur : F. Vaillant, an dix-sept cent quarante-deux. *Les Génies assistants*, p. 74 et sq.

« Un savant de Dijon s'était fatigué tout le long du jour sur un endroit essentiel d'un poète grec, sans y pouvoir rien comprendre. Rebuté et fâché de l'inutilité de sa longue application, il se couche : son chagrin l'endort ; et comme il est dans le fort du sommeil, son génie le transporte en esprit à Stokholm, l'introduit dans le palais de la reine Christine, le conduit dans sa bibliothèque : il suit des yeux tous les livres et les regarde. Etant tombé sur un petit volume dont le titre lui paraît nouveau, il l'ouvre et, après avoir feuilleté dix ou douze pages, il y aperçoit dix vers grecs, dont la lecture lève entièrement la difficulté qui l'a si longtemps occupé. La joie qu'il ressent à cette découverte l'éveille : son imagination est si remplie de cette poésie grecque, qu'elle lui revient et qu'il la répète sans cesse ; il ne veut pas l'oublier et pour cela il bat le fusil et, avec le secours de sa plume, il s'en décharge sur le papier; après quoi, il tâche de rattraper son sommeil. Le lendemain, à son lever, il réfléchit sur son aventure nocturne et, la trouvant des plus extraordinaires dans toutes ses circonstances, il se résout de la suivre jusqu'au bout. M. Descartes était alors en Suède auprès de la reine, qui

aprenait sa belle philosophie. Il le connaissait de réputation; mais il avait plus de liaison avec M. Chanut, qui y était ambassadeur pour la France. C'est à lui qu'il s'adressa pour faire rendre une de ses lettres à M. Descartes et pour l'engager à lui répondre; il le supplia de lui marquer pieusement si la bibliothèque de la reine, son palais et la ville de Stokholm sont situés de telle manière : si dans une des tablettes de cette bibliothèque, et qui est dans le fond, il y a un livre de tel volume, de telle couverture et avec un tel titre sur la tranche; et enfin, si dans ce livre, qu'il le conjure de lire exactement pour l'amour de lui, en cas qu'il s'y trouve, il n'y a pas dix vers grecs tous semblables à ceux qu'il a mis au bas de sa lecture. M. Descartes, qui était d'une civilité sans pareille, satisfit bientôt notre savant; il lui répondit que le plus habile ingénieur n'aurait pas mieux tiré le plan de Stokholm qu'il était dans sa lettre; que le palais et la bibliothèque y étaient très parfaitement bien dépeints; qu'il avait trouvé le livre en question dans la tablette désignée; qu'il avait lu les vers grecs mentionnés; que ce livre est très rare; mais néanmoins qu'un de ses amis lui en avait promis un exemplaire, qu'il enverrait en France par la première commodité; qu'il le suppliait d'agréer le présent qu'il lui en faisait par avance et de le regarder comme une marque de l'estime particulière qu'il avait pour sa personne. Cette histoire est publique, et il y a peu de gens de littérature qui l'aient ignorée. »

Suivent quelques autres récits analogues.

COMBES.

*
* *

Le Véridique, journal administratif, judiciaire, littéraire, etc. du département de l'Hérault. — Dimanche 25 janvier 1807, p. 313, colonne 2.

Le n° 89 de la *Gazette de Santé* contient des détails bien extraordinaires sur une dame somnambule à Lyon. Le rédacteur cautionne que les faits qu'il rapporte ont été observés par un témoin oculaire et digne de foi. Suivant ces rapports, le docteur Petetin, qui soigne cette dame, a déjà fait connaître des faits étranges sur cette somnambule. Le témoin oculaire ajoute que, lorsqu'elle est dans

sa crise et dans l'état apparent d'un sommeil profond, elle n'entend et ne répond que lorsqu'on lui applique la main sur l'épigastre. Elle ne répond guère que par signes : M. Ballanche, qui est ce témoin, plaça une lettre fermée sur l'épigastre de cette dame ; aussitôt elle connut le contenu de cette lettre et répondit juste aux questions qu'on lui fit. Ce même témoin, ayant su qu'elle pouvait lire au travers les murailles, « prit un livre au hasard, passa dans la chambre voisine : d'une main, il appliqua le livre contre le mur, et de l'autre il commença une chaîne que plusieurs personnes continuèrent jusqu'au lit et dont la dernière toucha l'épigastre.

« Aussitôt la malade commença à lire parfaitement les différents feuillets du livre appliqué, qu'on tourna à diverses reprises. » Le rédacteur dit qu'il s'empresse de publier ces détails, « en ce moment où l'attention publique semble dirigée de ce côté par plusieurs ouvrages relatifs à cette étrange faculté d'obtenir pendant le sommeil, non seulement la conscience des objets présents, mais celle du passé, de l'avenir et des choses lointaines ».

Cette étrange faculté fera sans doute rapidement la fortune des adeptes qui ne manqueront pas, pour leur début, de ruiner toutes les loteries par la conscience de l'avenir. En attendant ces métamorphoses opulentes, nous ne verrons ici qu'un réchauffé des jongleries de Cagliostro et des mystifications de Mesmère (1). Nous pensons que le rédacteur de la *Gazette de Santé*, aussi judicieux qu'instruit, fera justice de cette charlatanerie lorsqu'il aura reçu de Lyon des renseignements exacts.

*
* *

MARGIT SEIFFERT. — **Les Maladies de la Femme** ; *leurs causes, causes et guérisons* d'après les expériences les plus récentes. Ratisbonne. Mme LIZZIE DE SCHKOPP, éditrice, Strasburg ; imprimerie de l'Elsaesser. Prix : 5 fr.

Le dualisme remarquable qui se manifeste dans tout l'univers, dans la force créatrice idéale de l'Être suprême et de la puissance de production de la nature qui corpori-

(1) Sic !!! Combes Léon.

fie ces idées, ce remarquable dualisme qui s'unit en une réalité, sera symbolisé dans l'être humain par les deux sexes de l'homme et de la femme, qui forment dans leur réciprocité et complètent le véritable être humain.

Ce livre curieux contient les maladies de l'âge du développement, les maladies spéciales de toute sorte : délivrance, couches, retour d'âge, etc. Indications pour l'hygiène du corps et de la beauté, massage, etc., et la manipulation des articles de toilette électro-homœopathiques. Ouvrage important, qui devrait se trouver entre les mains de toutes les femmes mariées, soucieuses de leur santé. Nous ne saurions assez recommander un livre aussi utile.

23 avril 1905.

*
* *

André Tudesq. — **La Vie.** Librairie française, 4, place Saint-Michel, 1905. Prix : 3 francs.

Je veux avec des mots de lumière et de grâce,
Et des verbes sonnant comme des clairons d'or,
Glorifier l'œuvre des hommes de ma race,

Et fier d'avoir forgé, comme un fer de cuirasse,
Le cuivre rayonnant et souple de mon cor,
Louer les grands Aïeux en marchant sur leur trace.

. . . .
Mais la mort trop souvent, hélas ! fut Dalila,
Crevant pour s'en moquer les yeux clairs du poète :
Qu'importe si je pars pour l'ombre sans éclat,

N'ayant que commencé mon fier apostolat
Et laissant ma besogne humaine à moitié faite.
J'aurai, du moins, l'orgueil d'avoir rêvé cela.

Ce livre de vers me paraît digne de fixer l'attention tant l'auteur l'a étudié, relu, façonné, retouché, avant de le livrer pur et idéal à ses lecteurs. Nous ne saurions nier son talent non plus que le charme infini de certains de ses sonnets, dont : « Les Cartes ; *Parva domus, magna quies ;*

les Echecs ; le Héros ; l'Ire des pierres ; Sur une chouette qui ornait un bracelet ; Autour de ma chambre, etc... »

Les Cartes.

Les quatre Rois, les quatre Dames, les valets,
Aux coins ornés de cœurs, de trèfles et de piques,
Sur les tables de jeu mêlent — seigneurs épiques —
Leurs rouges vifs, leurs ors ardents, leurs violets.

Les Pages, glorieux héros de Table-Ronde,
Lahire, Lancelot, Hector, tous roitelets,
Sont des mignons qu'Amour a blessés de sa fronde.
Les rois, tenant le sceptre entre leurs gantelets,

Et les glaives d'argent pointus comme des piques,
Portent couronne au chef et rêvent, olympiques,
Aux Dames de leurs cœurs et de leurs virelais.

Elles également ont des yeux bleus d'aronde :
Mais seule, méprisant les rois et leurs couplets,
Pallas parle à son lys écarlate et le gronde.

Aux lecteurs de *l'Initiation* de juger le poète par sa poésie même.

28 avril 1905.

REVUE DES REVUES

Dans l'*Écho du merveilleux*, numéro du 1er mars, M. G. Mery comble d'éloge un illustre savant pour avoir inventé le mot « métapsychisme », grâce auquel la science pourra désormais, sans déchoir, étudier les phénomènes occultes.

Nous ne désespérons pas de voir, un jour, une chaire de « métapsychisme » dans laquelle on s'empressera, bien entendu, d'oublier les précurseurs spirites et occultistes... peut-être pour démarquer plus facilement leurs travaux.

Julia d'Amboise rend compte de quelques expériences

curieuses dues à un médium dont on parle beaucoup depuis quelque temps : Mlle Louise Bellet, qui prédit une victoire nouvelle pour les Russes et la continuation de la guerre. A lire encore une bonne étude physiognomonique de Genia Lioubov sur G. Syveton, peut-être trop poussée au détail, mais intéressante par la précision de l'observation. On trouvera aussi dans ce numéro de nombreux faits psychiques, entre autres, le récit de l'apparition d'un esprit, assez matérialisé et maniant assez bien les fluides pour imprimer ses doigts dans une planchette de bois et sur la chair d'un médium.

Dans le numéro du 15 mars, G. Mery constate l'échec de l'expérience graphologique qu'il avait proposée. Il s'agissait de découvrir une personnalité à l'aide de quelques lignes d'écriture. Je ne crois pas que cela soit possible, car, si tous les hommes diffèrent entre eux, et s'il n'existe pas deux personnes exactement semblables, les grands traits généraux et même les nuances peuvent s'appliquer à bien des personnalités diverses : c'est ce que l'expérience à prouvé. Ce numéro renferme également un document fort curieux pour la solution de l'énigme historique de Louis XVII. C'est une letttre de Martin de Gaillardon, dans laquelle il dit « qu'il a trouvé celui qu'il cherchait et qui fera un jour le bonheur de la France ». Thimotée donne de 1902-1907 comme date fatidique pour la France.

La Vie nouvelle mérite toutes les félicitations pour la façon remarquable dont elle est rédigée. De théories diverses sont présentées au public. Il y a, en effet, des différences assez grandes entre les théories de Claire G. et celle de l'abbé Petit, bien qu'on sente dans les deux le travail intérieur, l'ardente recherche de la Vérité à travers les voiles que le mental interpose entre leur cœur et la lumière. A un degré de plus d'évolution spirituelle, ils comprendront quel respectueux silence il convient de garder sur nos conceptions intérieures lorsqu'il s'agit du Christ, et ils ne permettront plus à leur cerveau de juger celui qui est la lumière et qui, étant bien au delà de l'intellect, ne peut être en rien saisi par lui.

Parmi les nombreux et intéressants articles je relèverai les articles scientifiques du docteur Foveau de Courmelles sur

l'action des rayons X et sur le rôle du médecin dans la famille. Il fait ressortir l'importance de la confiance du malade envers le médecin et quelles merveilles la suggestion peut accomplir. E. Bosc révèle, peut-être un peu imprudemment, les secrets de la respiration. Il ne fait pas assez ressortir les dangers réels de tout entraînement respiratoire pour l'organismé. La volonté n'a rien à voir dans cette fontion puisqu'elle s'accomplit dans le sommeil, alors que la conscience est dans un autre plan. Je ne parle bien entendu que des exercices respiratoires faits en vue de changer le mode normal pour arriver à développer la clairvoyance ou d'autres pouvoirs. Les exercices strictement physiologiques peuvent être faits sans danger, mais avec l'avis et les conseils d'un médecin.

La Revue du spiritisme continue l'important travail de G. Delanne, dont j'ai déjà souvent parlé. Le dédoublement de l'être humain, ou ce que nous appellerions sortie inconsciente du double, y est très bien étudié. Delanne fait ressortir avec raison que des expérimentateurs tels que Crookes, Varley ou Aksakoff n'ont pu être trompés par les médiums grâce aux procédés électriques employés. Qu'on ne vienne donc pas dire que ces phénomènes ont été mal observés. Outre le dédoublement, ils prouvent la faculté créatrice de la volonté et son action sur les fluides, avec lesquels elle forme la matière des vêtements, bijoux, etc., que l'on constate si souvent dans les apparitions et matérialisations. Dans le même numéro lire la suite des extraordinaires phénomènes de la villa Carmen. Que dire de ces faits ? Ils semblent assez bien observés, et il est difficile d'admettre que tous ces gens se trompent.

Si pour certains faits la fraude semble possible, d'autres, tels que l'apparition du médium et de l'esprit Maurice matérialisé, *vus ensemble*, semblent réels.

Un médecin, le docteur Albaran, ayant publié dans un journal médical un article bien typique sur l'importance des rêves pour le pronostic médical, la revue le reproduit avec raison, car il prouve bien l'évolution qui se fait dans les idées. Les faits constatés sont relativement peu importants et les rêves peuvent donner bien d'autres résultats, mais c'est un petit commencement. A Constantine, bons phénomènes, lueurs, nuages fluidiques, transport d'objet

matériel, essais de paroles. Lire également un récit très dramatique qui en dit long sur l'Invisible inférieur.

La Revue spirite, dans ses numéros de février et mars, publie beaucoup de bonnes choses, parmi lesquelles je signalerai le compte rendu des séances du médium Bailey à Milan. Il semble que ces procès-verbaux ne soient pas bien clairs. On a l'intuition que le rédacteur ne discerne pas très bien les faits réels des autres. Il y a à côté d'apports extraordinaires, comme celui d'un *oiseau vivant*, des trous, des lacunes, qui donnent l'impression de quelque chose de flou, de peu précis. Il y a aussi à citer un article de Toutal sur l'évolution de l'âme et la société et la continuation des études critiques de Senex sur le romanisme, qui témoignent d'une grande érudition et de beaucoup d'impartialité, qu'on ne trouve généralement pas dans ce genre d'exégèse.

Senex étudie, cette fois, la formation et l'action des sacrements. Il a vu très juste, et on ne peut que le féliciter de phrases telles que celle-ci : « Dans la foule de ceux qui assistent aux mystères catholiques, il y a des *croyants*; on ne doit pas les regarder avec pitié. Il sont plus près de la vérité que ceux qui dédaignent leur croyance. » En effet, l'important pour l'homme est de *sortir de lui-même* par un moyen quelconque pour demander secours à la Force universelle. L'action de la prière est illimitée. C'est ce que Senex a très bien compris et très bien exprimé.

On trouvera encore un bon compte rendu d'une séance de Peters chez Mme Noeggerath. Peters lit certainement avec facilité les images astrales « des assistants, et comme un objet conserve en lui toutes ces images, même après la mort de son possesseur, la description du médium ne prouve pas la présence de l'Esprit. Rien n'est plus difficile, du reste, que la différentiation de ces images et d'un Esprit réel, tel que l'entendent les spirites. J'ai même eu la preuve qu'on peut *entendre* des phrases familières à un Esprit de son vivant, aussi bien qu'on peut voir des gestes dont il avait l'habitude, sans que pour cela il soit présent.

Dans le *Spiritualisme moderne*, lire la continuation de *Histoire d'une âme*, par le docteur de Farémont. J'en ai déjà souvent parlé et j'en ai loué les intuitions profondément spirituelles et le langage, qui est celui d'un homme de

foi et de prière. Etudes intéressantes sur les sens spirituels ou mode vibratoire du corps astral. Faits psychiques nombreux et bien choisis.

Les *Nouveaux Horizons* de la science (mars) continuent l'étude de M. Sage sur le psychisme. Rien de particulier. C'est un résumé des effets du misonéisme, ou de la néophobie, au choix, c'est-à-dire de la haine de tout ce qui est nouveau.

Très intéressants articles scientifiques d'avant-garde de C. Delobel et W. Crookes.

REVUES ÉTRANGÈRES

The Theosophists, d'Adyar, donne la suite du journal du colonel Olcott. J'ai lu avec un intérêt rétrospectif le récit de la fameuse séance qui eut lieu, en 1896, chez Mme Montgrael, au sujet de l'assassinat de Mores.

Lead Beater termine un séduisant article sur le Végétarianisme. J'ai eu besoin, pour ne pas devenir immédiatement végétarien, de me souvenir : 1° que la tension vitale des cellules de la viande est à peu près indispensable, l'expérience l'a prouvé, lorsqu'on travaille cérébralement ; pour le travail strictement musculaire, les légumes non seulement suffisent, mais sont préférables, et 2° que ce qui entre dans le corps ne le souille pas, mais ce qui en sort.

Nous savons aussi que la prière ardente et fréquente au Réparateur détruit les mauvais effets de la viande, par ailleurs si nécessaire. C'est un mal, mais un mal inévitable dans l'état actuel de la société.

La *Nuova Parola* est une revue parfaitement rédigée et qui donne une large hospitalité à la vulgarisation des idées occultes. Ainsi, dans le numéro de février, je remarque, outre une étude sur le père de l'Inde moderne, un travail sur l'âme humaine, ses mouvements et sa lumière, et la langue sacrée de E. Soldi.

Le *Light*, dont j'ai en main plusieurs numéros, est comme toujours la meilleure revue que je connaisse en langue étrangère, pour la diversité de ses informations, ses reproductions de conférences et les faits probants qu'elle cite.

G. PHANEG.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

Pa[illegible] Paris. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.